

## SPÉCIAL SALON DU LIVRE



DU 3 AU 12 NOVEMBRE 2017



## Édito

« Alors, quoi de neuf cette année ? »



C'est la première question que me posent nos amis journalistes à la veille du 24<sup>e</sup> Salon du livre francophone de Beyrouth, organisé par l'Institut français du Liban sous le haut patronage du président de la République libanaise.

Revenons d'abord sur ce qui fait son identité et son succès. Ce Salon a été créé en 1992 avec deux objectifs : relancer la filière économique du livre et promouvoir l'identité francophone du Liban, qui fait partie de son histoire et de sa diversité.

Plus de vingt ans après, le bilan est plus que satisfaisant. Ce Salon stimule l'achat de livres et les rencontres entre éditeurs francophones et arabophones, en complément des aides directes de la France pour le transport des livres, la traduction et les librairies francophones, aides renforcées en 2016. Les résultats sont là : les exportations de livres français vers le Liban se portent bien ; les Libanais, quoi qu'on en dise, lisent toujours beaucoup en français ; et deux tiers des éditions du français vers l'arabe se font au Liban. Pour autant, la situation économique est difficile, notamment pour les petites librairies.

Par ailleurs, ce Salon s'est imposé comme un rendez-vous culturel et éducatif incontournable sans équivalent au Liban et dans la région, un espace de débat de qualité, de liberté d'expression dans le respect des autres.

Autant d'ingrédients qui seront bien présents cette année : plus de 80000 visiteurs attendus, dont plus de 20000 élèves ; 180 auteurs dont 90 auteurs venant de l'étranger, à l'invitation notamment de l'Institut français du Liban, avec cette année de très grands noms : Eric-Emmanuel Schmitt, Leïla Slimani, Dominique Wolton, Delphine Minoui, Cyril Dion, Catel et Bocquet, Lamia Ziadé, Salah Stétié, et bien d'autres ; quatre espaces dédiés à un programme de plus de 200 rencontres et débats, grâce au soutien de MEA ; des rencontres et concours à destinations des élèves des écoles publiques et privées ; les concours « Jeunes critiques libanais » et celui du Choix Goncourt de l'Orient décerné par un jury d'étudiants de toute la région.

Mais il y a aussi des nouveautés : l'inauguration du Salon par la ministre française de la Culture ; un Salon dédié à la mémoire d'un grand penseur libanais, Samir Frangié, disparu cette année ; une dimension résolument festive : des performances artistiques vous attendent, les « impromptus du Salon », avec des concerts, du cinéma grâce au soutien de la SGBL, des ateliers et rencontres culinaires, ou encore un espace de restauration convivial ; une part belle faite aux enfants sous la forme d'ateliers de contes et d'animations et d'un espace de garderie.

Tout ceci ne serait pas possible sans le soutien de nos partenaires nombreux et fidèles, et notamment de notre partenaire principal BankMed. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés.

Du 4 au 12 novembre, le Salon du livre francophone de Beyrouth entend faire battre fort le cœur de la francophonie au Levant.

VÉRONIQUE AULAGNON  
Directrice de l'Institut français du Liban

## Françoise Nyssen : une culture n'est le monopole de personne

La ministre française de la Culture inaugure aujourd'hui le Salon du livre. Contre les affres du monde, elle nous explique l'importance de la culture, de l'ouverture à l'autre, de la francophonie et, évidemment, de l'édition.



© AFP

Depuis 1992, le Salon du livre francophone de Beyrouth se tient chaque année en dépit des aléas sécuritaires et budgétaires. Il est considéré comme le 3<sup>e</sup> Salon du livre francophone au monde. Né d'un partenariat entre l'Institut français, le Syndicat des importateurs de livres et plusieurs autres partenaires, il est devenu un événement incontournable au Liban et dans la région. Quelle importance lui accorde la France ?

Ce Salon du livre est un rendez-vous de première importance pour la France, à trois égards : parce qu'il constitue un pont avec le Liban ; parce que c'est un rendez-vous majeur pour nos auteurs et éditeurs que nous soutenons à l'international ; et parce que c'est un grand rendez-vous pour la francophonie, pour laquelle nous avons de fortes ambitions avec le président de la République et mon homologue en charge de l'Europe et des Affaires étrangères. Ce Salon du livre est un espace d'échanges et de liens culturels.

Vous avez déjà visité ce Salon en tant qu'éditrice et vous l'inaugurez aujourd'hui en tant que ministre de la Culture. Que signifie pour vous ce rendez-vous ?

Ce rendez-vous signifie la résistance de la culture, comme vous l'avez souligné, face aux difficultés sécuritaires ou économiques que connaissent un grand nombre de pays. Il incarne aussi un esprit d'ouverture qui fait la richesse de la culture au Liban comme en France : ouverture sur le monde, sur les autres langues, sur le patrimoine et la création venus d'ailleurs. Je porte une vision évolutive de la culture en France, à la différence de certains qui voudraient nous faire croire à une essence figée et exclusive. Une culture n'est le monopole de personne : elle est empruntée et nourrie en permanence par ceux qui la vivent ou la traversent.

Cette 24<sup>e</sup> édition est intitulée « En hommage à Samir Frangié », un grand défenseur des libertés, de la paix et du vivre-ensemble. Que vous inspire cette dédicace ?

Samir Frangié était l'une des grandes voix de la fraternité, de l'humanisme, de la réconciliation entre les peuples. Il nous a éclairés de son vivant, et la pensée qu'il nous laisse par ses écrits doit continuer de nous accompagner. Je me réjouis bien évidemment que le Salon du livre francophone, lieu de débats d'idées et d'échanges culturels, rende hommage à ce grand progressiste.

Dans ce monde où règnent la violence, la haine et la douleur, comment la culture peut-elle atténuer les clivages et neutraliser les mauvaises

énergies ? Quel rôle un ministre de la Culture est-il appelé à jouer, selon vous, dans cet environnement dégradé ?

La violence qui frappe nos sociétés a des origines complexes, mais la perte de sens identitaire en est l'une des causes profondes. La participation à la vie culturelle, qui est un droit fondamental, en est un des remèdes. Mais il demeure un droit théorique pour beaucoup de femmes et d'hommes, qui en sont privés dans les faits. Mon rôle en tant que ministre de la Culture est de garantir la réalité de ce droit pour tous, et en particulier pour ceux qui souffrent d'exclusion dans nos sociétés.

Vous avez toujours défendu la traduction en tant qu'outil indispensable au rapprochement et au dialogue entre les peuples. Or la traduction de livres de l'arabe vers le français demeure très timide et limitée à une ou deux maisons d'édition. Comment dynamiser ce secteur selon vous ?

La France est déjà l'un des pays les plus actifs dans le monde en la matière, dans les deux sens : près d'un titre sur cinq commercialisés en France est une traduction et le français est la seconde langue la plus traduite dans le monde. Mais j'entends amplifier encore notre politique, et comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, je souhaite qu'un soutien particulier soit apporté aux traductions de textes arabes vers le français, qui restent en effet insuffisantes. C'est un enjeu fort pour notre société, où nos concitoyens sont nombreux à avoir un lien avec la langue arabe.

Au Salon du livre de Francfort en octobre, dont la France et la francophonie étaient invitées d'honneur, le président de la République Emmanuel Macron a annoncé la création d'un Grand Prix de la traduction. Nous sommes en train d'y travailler.

L'ex-ministre de la Culture, Madame Azoulay, a annoncé, lors de sa visite l'année dernière à ce même Salon,

un plan assorti de mesures concrètes visant à renforcer la diversité culturelle et à soutenir les publications francophones dans le monde. Elle a lancé également un grand prix du ministère de la Culture, récompensant une traduction d'un ouvrage de Sciences humaines et sociales de la rive Sud du bassin méditerranéen. Où en sont ces projets ?

Le plan annoncé comportait deux volets qui ont été en grande majorité mis en œuvre : d'une part, le renforcement du soutien aux librairies francophones de l'étranger, avec notamment la création d'un nouveau fonds d'aide cette année ; et d'autre part, le soutien à la traduction dans le bassin méditerranéen, incarné cette année par un taux de subvention à 70 % pour les traductions de et vers les pays de langue arabe. Nous allons creuser ce sillon qui a commencé à être tracé.

La notion de « Passculture » consistant à allouer à chaque jeune de 18 ans des bons d'achat de biens et services culturels d'une valeur de 500 euros n'est-elle pas périlleuse ? En Italie, le Bonus culture n'a pas été une réussite et a donné lieu à des abus. Croyez-vous à la pertinence de ce système ?

Je porte ce projet avec une immense conviction. Ce Pass incarne une nouvelle génération de politique culturelle. Nous allons prouver sa pertinence, en tirant les leçons de l'expérience italienne et en nous appuyant sur des actions qui sont conduites par certaines régions. Comme tout ce qui est nouveau, il suscite des interrogations : c'est naturel. Il est nouveau sur le fond, d'abord : alors que la plupart des politiques culturelles partent des institutions, on part ici du citoyen, autonome et responsable de ses choix. Il est nouveau sur la méthode, ensuite : nous allons co-construire ce Pass avec les différentes parties prenantes, à commencer par les jeunes. Une première concertation sera organisée en décembre.

Vous avez très bien dit : « Il n'y a pas d'amour de la culture sans ambition pour la culture. » Un ministre de la Culture pourrait-il traduire ses ambitions en un programme efficace qui traiterait l'urgence culturelle dont vous parlez souvent ?

Il ne « pourrait » pas, il le peut et il le doit. On traite l'urgence par des projets très concrets. Je suis là pour les porter. Il y a le Pass culture, que nous

venons d'évoquer. Je porte aussi un projet concret pour transformer le parcours éducatif des enfants : instaurer des heures de pratique artistique tout au long de l'année, de la maternelle au lycée. Je porte également un projet concret pour la vie culturelle des territoires : adapter les horaires des bibliothèques – qui sont le premier lieu culturel

de proximité – aux rythmes de vie des citoyens, avec des ouvertures en soirée et le week-end. Et je pourrais en citer d'autres. Je suis là pour agir sur le réel.

Le numérique : une arme à double tranchant. D'une part, il est accusé d'accélérer le recul de la lecture surtout chez les jeunes ; d'autre part, il est considéré comme un outil indispensable pour démocratiser la culture et la mettre à la portée de tous. Est-il une menace pour les industries créatives et les créateurs ? Quelles mesures préconisez-vous pour adapter les politiques culturelles à l'ère numérique et éviter certaines dérives ?

Le numérique n'est pas une menace mais un défi : il porte des risques mais il ouvre d'immenses opportunités pour les créateurs et les industries

culturelles, mais aussi pour les citoyens, qui peuvent accéder à des œuvres et des contenus 24h sur 24 et à distance. Notre responsabilité est de mettre chacun en capacité de saisir ces opportunités. Il faut pour cela accompagner les acteurs traditionnels dans la transition : c'est ce que nous faisons par exemple dans le secteur de la presse, avec un soutien aux projets numériques. Il faut faire évoluer la régulation dans certains secteurs : c'est ce que nous faisons par exemple dans l'audiovisuel. Il faut également former les publics aux nouveaux usages : c'est le sens de notre politique d'éducation à l'image des jeunes ou de lutte contre le piratage.

Les écrivains sont les parents pauvres de l'édition. Envisagez-vous d'améliorer leur condition ? Le numérique est-il pour eux une solution dans la mesure où il contourne le distributeur et le libraire qui se réservent une grande part du gâteau ?

Je suis bien évidemment très sensible à la situation des écrivains, qui sont un maillon essentiel de la chaîne du livre. Je défends le droit d'auteur avec intransigeance, au niveau national comme au niveau européen. Et je défends le principe de juste répartition de la valeur : elle appartient à la négociation contractuelle, mais nous veillons aux conditions d'équilibre du dialogue. Je crois en revanche au rôle des distributeurs, des libraires, comme des éditeurs et des bibliothécaires : le livre ne peut vivre que s'il est porté jusqu'aux mains du lecteur, et c'est le rôle de tous ces acteurs.

Quel sens donnez-vous à la francophonie ? Est-ce une notion dépassée ou a-t-elle encore un avenir ? Sous quelle forme prévoyez-vous de dynamiser la langue française et sa présence dans le monde, sachant que le budget pour la promotion de la culture française dans le monde se réduit comme une peau de chagrin ?

La francophonie fait partie de notre avenir : le partage d'une langue est une chance pour le progrès scientifique, économique, social, parce qu'elle favorise le partage des biens, des savoirs, des idées. Nous allons amplifier les politiques d'enseignement à l'étranger et le soutien aux traductions mais je souhaite aussi que nous offrions un nouvel élan politique à la francophonie, en faisant de la France une force de propositions. Nous présenterons un plan en ce sens en 2018, comme l'a indiqué Emmanuel Macron.

Vous venez de Francfort où la France était le pays invité d'honneur. Que représente pour vous cette manifestation ? Et quelles pourraient être ses retombées sur la francophonie ?

C'est toute la francophonie qui était, avec la France, invitée d'honneur. Des échanges fructueux ont eu lieu sur les partenariats possibles et la circulation des ouvrages dans l'espace francophone. J'ai aussi remis à Yamen Manai le Prix des cinq continents – Prix créé par l'Organisation internationale de la francophonie, qui permet de faire découvrir des talents francophones. Les manifestations comme Francfort, et comme le Salon du livre de Beyrouth, doivent servir de catalyseurs pour nos ambitions de coopération.

Connaissez-vous en politique des moments de grâce comme ceux que la lecture et la musique peuvent offrir ?

La politique sert à changer la vie des autres : de ses concitoyens. Lorsque j'en rencontre qui me parlent d'un projet que nous menons en disant « vous avez transformé mon quotidien », je me réjouis, évidemment, mais je ne pense qu'à une chose : aller plus loin.

Propos recueillis par  
HIND DARWISH



Illustration © ZEINA ABIRACHED

La Révolution tranquille, inlassablement prêchée, façonnée et enfin léguée au Liban par Samir Frangié, n'a pas été l'œuvre d'un homme tranquille. Elle est celle d'un jeune Libanais, aux débuts tumultueux, au parcours atypique, semé d'embûches et de contraintes, où la lutte pour la vie des autres a souvent été contrariée par un combat encore plus courageux pour la survie personnelle.

D'emblée les idées brisent le carcan familial, la parole et le verbe refusent le carriérisme politique, et les valeurs finissent toujours par endiguer les débordements de jeunesse et par réguler dans la raison un flot génial d'initiatives: le sens de l'amitié, l'esprit d'ouverture, le rejet de la violence, déclenchent la recherche permanente par la médiation d'une formule libanaise viable et apaisée.

Cette quête de soi à travers les autres, ponctuée puis couronnée son cheminement vers la paix.

Samir Frangié n'avait rien d'un homme tranquille ni surtout d'un homme qui aurait laissé les autres tranquilles. Pour l'avoir connu bien avant sa rédaction des textes que nous publions, je peux tracer la courbe ascendante d'un puriste

libanais, démocratique arabe et humaniste.

Toute transgression à la réflexion profonde pouvait susciter chez lui des réactions vives et parfois acerbes: zéro tolérance pour l'aventurisme militaire ou sécuritaire; zéro tolérance pour les atteintes aux libertés qu'elles soient de pensée, de culte ou d'action. Le fils de Zghorta, le témoin de Miziara, le blessé à vif de la guerre civile, le champion des assises du Bristol et du 14 Mars, l'insoumis permanent à toute hégémonie, ramenait toujours le débat à

l'essentiel: comment sauver ce pays, en pleine descente aux enfers, pour en refaire un exemple de tolérance et de convivialité. De Mai 68 et les barricades parisiennes, aux éruptions estudiantines et ouvrières du Beyrouth des années 70, Samir Frangié entreprend un long travail sur

lui-même avant de mûrir avec des évènements et des imams, des leaders progressistes et même fascistes, une notion de consensus national que nous avions jugée au début illusoire. Certes tant d'atrocités, tant de cadavres, tant de haine, tant d'ingérences justifiaient au Liban plus qu'un sursaut, une véritable révolution touchant les esprits et modifiant les comportements. Voilà pourquoi et comment Samir s'est dédié à cette œuvre: une fourmi de la pensée, alors que

## Samir Frangié: un élixir de vie



D.R. nous, cigales de la politique, abondions dans la rhétorique vocale et la réaction intempestive.

Où a-t-il donc trouvé cette inspiration que nous jugions tantôt prématurée et parfois défaitiste, alors qu'à aucun moment il n'a transigé sur le fond? D'aucuns ont cité René Girard, d'autres ont avancé le nom de Michel Chiha revu et repensé avec une touche de Mohsen Ibrahim. Une chose est certaine, plusieurs

écoles ont fusionné chez Samir: le rigorisme de gauche au départ, le cheminement libéral à mi-parcours, les influences spirituelles d'un néo-christianisme et d'un chiisme libéré à l'arrivée. Entre le couvent de Kornet Chehwane et la Husseiniyé de Tayyouneh, du patriarche Sfeir à l'imam Chamseddine, en passant par le pragmatisme de Rafic Hariri, Samir Frangié a trouvé pour ses articles, ses discours et ses prises de position, des sources intarissables

d'idées nouvelles toujours plus audacieuses et innovantes. Il dépassera ainsi, sur la ligne d'arrivée, la rigidité du Mouvement national, le confort de la fondation Hariri et le siège parlementaire assuré au Nord. On le trouve donc à l'avant-garde de la révolution du Cèdre qu'il incarnera et dont il défendra les restes jusqu'à son dernier souffle. Cette révolution qu'il a voulue tranquille vers la fin, nous pourrions la considérer,

aujourd'hui, comme avortée, si elle ne se perpétuait à travers l'héritage que nous a laissé Samir.

À ce compagnon de lutte comme des jeux de société, ce camarade de tous les temps et de tous les débats, ce collègue de *L'Orient-Le Jour*, à cet ami qui nous laisse orphelins, j'adresserais un dernier hommage: on m'a demandé récemment de revoir le curriculum scolaire et les programmes d'histoire, de philosophie, d'éducation civique, de sciences et de maths, intouchés depuis 1997. Ma réaction sur le vif aux questions les plus critiques – l'histoire en particulier – me ramène invariablement à Samir Frangié. Dans un pays où le livre d'histoire est occulté pour cause de division, il nous prescrit une ordonnance faite d'amour, de raison, de tolérance et de rigueur.

Après tant d'autres qui ont écrit l'histoire du Liban en lettres de sang, Samir a tout simplement découvert pour son pays l'élixir de vie.

MARWAN HAMADÉ

LA RÉVOLUTION TRANQUILLE de Samir Frangié, textes choisis par Michel Hajji Georgiou, *L'Orient des Livres*, 2017, 348 p.

Samir Frangié au Salon: Hommage à Samir Frangié le 4 novembre à 16h30 (Agora) avec Bruno Foucher, Jean-Pierre Perrin, Marwan Hamadé, Tarek Mitri, Antoine Courban (mod.) / Table ronde autour de *La Révolution tranquille* à 18h (Agora) avec Farès Souhaid, Gilbert Achcar, Ziad Majed, Chaouki Azouri, Michel Hajji-Georgiou (mod.)

## Prix Ziriyab

### Un festin de publications



On a beau annoncer la mort du livre, les ouvrages gastronomiques continuent à caracolent en tête des ventes de librairie. Partant de ce constat, Noha Baz, pédiatre par sacerdoce, gastronome par passion et par ailleurs fondatrice de l'association Les Petits Soleils qui assure des soins gratuits aux enfants démunis, a créé en 2013 le prix littéraire Ziriyab. Ce prix récompense chaque année une œuvre littéraire consacrée aux plaisirs de la table et à la célébration des produits de la nature.

«La vie de pédiatre est des plus gratifiantes, confie Noha Baz, mais elle

est aussi ponctuée de moments douloureux. Pour évacuer la tension, il est parfois vital de développer une passion en marge des cliniques et des hôpitaux. Pour moi, c'est la cuisine, accommoder de bons plats, recevoir mes amis, découvrir de bonnes tables, faire honneur aux grands chefs. Comme j'adore aussi la lecture, l'idée du prix Ziriyab m'est venue spontanément comme une manière de célébrer ensemble écriture et nourriture.»

Ziriyab, dont le nom signifie «oiseau noir», fut sans doute l'un des personnages les plus charismatiques de l'Âge d'or arabe. Écrivain, poète,

astronome, géographe et surtout chanteur, compositeur et musicien, il fut aussi un ordonnateur des élégances et du raffinement culinaire. Quelle figure plus emblématique pour illustrer la vocation de ce prix qui, à travers l'art d'accommoder les saveurs, est une ode à tout un art de vivre?

Pour la première fois depuis sa création, le Prix Ziriyab bénéficie cette année d'un stand à part entière au Salon du livre francophone. Celui-ci sera inauguré le 3 novembre en présence de la chef Anne-Sophie Pic, de l'équipe de *Bocuse Magazine*, et surtout de Paul Amsallem et David Sinapien, représentants des Plumes d'Or de la Gastronomie, prix qui sera officiellement jumelé avec le prix Ziriyab dans le cadre d'un événement, le 4 novembre, au Musée Mim.

Plusieurs ateliers sont prévus sur le stand jusqu'au 11 novembre, autour du vin, de l'arak, du thé, de la cuisine méditerranéenne, alépine, arménienne et de la transmission et l'implication des enfants. Luana Belmonto, Youmna et Amine Goraieb; Robert Azrak de la maison alépine Azrak, Aline Kamakian du restaurant Mayrig, Nada Moghaizel, Salah Stétié, Farouk Mardam Bey, Nayla Audi, Nicolas Audi, font partie des animateurs de ce festival du bon goût, inédit au sein du Salon du livre.

Les finalistes du Prix Ziriyab qui sera attribué le dimanche 5 novembre sont: *La cuisine, la famille et la Grèce* de Julia Sammut (Kalamata); *Du Pain, du vin, des oursins* de Nicolas Stromboni; *L'Art et la table* de Patrick Rambourg; *La Cuisine d'Auguste* de Christian Constant et Yves Camdeborde; *Petites histoires et grandes recettes de la gastronomie française* d'Éric Birlouez et Isabelle Dreyfus; *À boire et à manger*, BD de Guillaume Long et Sonia Ezgulian; *Émotions en Champagne* d'Arnaud Lallement.

FIFI ABOU DIB

La gastronomie au Salon: Table ronde avec Noha Baz, Bernard Thomasson, Farouk Mardam, André Bonet (mod.) le 5 novembre à 16h30 (Agora).

## Paul Vieille, ou la passion du populaire

En France, il est des penseurs oubliés. Le sociologue Paul Vieille (1922-2010) en fait parti. Son magistral *Discours populaire de la révolution iranienne*, écrit avec Farhad Khosrokhavar, est depuis longtemps épuisé. *La féodalité et l'État en Iran*, paru en 1975 aux éditions Anthropos, n'a jamais reçu l'attention pourtant méritée d'un éditeur pour le republier.

Un hommage intellectuel, sans doute trop tardif, s'imposait: c'est chose faite avec un ouvrage paru en 2017 aux éditions Geuthner, préfacé par Alain Touraine et postfacé par Edgar Morin, regroupant pas moins de 38 contributions. *Méditerranée, mondialisation, démocratisation*: le titre du livre entretient volontairement un certain flou, et semble embrasser des thématiques et des espaces larges. C'est aussi que l'œuvre de Paul Vieille est protéiforme. La première partie de l'ouvrage retrace le parcours d'un chercheur né en 1922, à Vallauris. Entré au Centre d'études sociologiques (CES) à Paris en 1952, il est également diplômé de l'École pratique des hautes études. Il part en Iran de 1959 à 1968, comme directeur de travaux à l'Institut de sciences sociales de l'Université de Téhéran. Il fonde la revue *Peuples méditerranéens* en 1977.

L'ouvrage s'attache également aux aspects plus méconnus d'un penseur hors-norme, sur des frontières tout à la fois méthodologiques et géographiques. Le lecteur y découvre un Paul Vieille aux accents marxistes qui se fait historien du Marseille médiéval et de son «aristocratie marchande», ou anthropologue de la



D.R. Provence, sensible aux évolutions et aux révoltes du monde paysan des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Sous le titre «Politique, religion, mouvement social, guerre», la troisième partie du livre porte plus spécifiquement sur le monde arabe et l'Iran. Behrooz Ghamari-Tabrizi décrit les effets de résonnance entre les œuvres de Michel Foucault et celles de Paul Vieille, autour de la révolution iranienne de 1979. Paul Vieille fut attentif, aux côtés du jeune Farhad Khosrokhavar, au discours et aux pratiques populaires des acteurs et des actrices mêmes de la révolution de 1979: tous deux en ont tiré un magnifique tableau d'un soulèvement où l'islam est moins une «religion piétiste» qu'un lexique appelant à la justice sociale, privation économique et privation culturelle se confondant dans la perception des jeunes révolutionnaires islamistes de 1979 (p. 359). Quant au monde arabe, les contributions de Clare Brandabur et Roger Nabaa rappellent son attachement à la question palestinienne d'une part, et son rapport particulier au Liban d'autre part. Le témoignage émouvant de Roger Nabaa, militant et intellectuel libanais autrefois fondateur de la *Revue des études palestiniennes*, dessine l'image d'un penseur français qui avait une singulière

capacité à «écouter épistémologiquement l'autre», au-delà du «discours de la Modernité occidentale».

La quatrième et dernière partie de l'ouvrage porte enfin sur les questions de «culture, globalisation, conviction et liberté» dans la pensée de Paul Vieille. John Ireland décrit de singulières correspondances entre l'appel de Paul Vieille à donner une voix «aux femmes, aux colonisés et aux classes populaires» et les écrits du romancier et homme de théâtre algérien Kateb Yacine, pour qui la langue française était «un butin de guerre» soutiré aux colons.

Paul Vieille, penseur oublié? Les contributeurs de cet ouvrage répondraient sans doute non. Toujours est-il qu'il demeure à l'ombre du politique et des sciences sociales. Pour toute une jeune génération de chercheurs, pourtant, Paul Vieille pourrait être un exemple.

NICOLAS DOT-POUILLARD

HOMMAGE À PAUL VIEILLE (1922-2010). MÉDITERRANÉE, MONDIALISATION, DÉMOCRATISATION, ouvrage publié par le groupe Initiative Paul Vieille, Préface d'Alain Touraine, postface d'Edgar Morin, Geuthner, 2017, 538 p.

Paul Vieille au Salon: Table ronde «L'actualité de Paul Vieille à l'écoute des peuples méditerranéens, de l'Iran et du Monde» le 5 novembre à 18h (salle Andrée Chédid) / Signature de *Hommage à Paul Vieille (1922-2010)*. *Méditerranée, mondialisation, démocratisation* à 19h (Geuthner).

## Psychanalyse

### Choisir l'amour et vivre apaisé

Sabine Callegari est entrée dans le monde de la psychanalyse en tant que patiente. Quelque quinze ans plus tard, dans le droit fil d'un chemin analytique qu'elle a vécu comme une chance, elle a choisi d'aider les autres en devenant elle-même analyste; puis s'est employée à la rédaction d'un ouvrage, *La Vie augmentée, comment la psychanalyse change une vie*, pour faire bénéficier le plus grand nombre de personnes possible de son rapport à la psychanalyse, de sa pratique et

de ses expériences. Lorsqu'elle parle de la psychanalyse avec ses termes à elle, on entrevoit tout de suite une embellie, même si notre ciel est plombé: «Il existe une façon singulière d'augmenter sa vie, de la rendre

moins douloureuse, plus heureuse et plus accomplie. Cette façon singulière, c'est la psychanalyse, avec son incomparable puissance de changement. Pratiquée comme une mise en mouvement, elle permet à chacun de sortir d'une position de souffrance, de choisir l'amour, de

trouver un sens à sa vie, d'être fier de son existence et de vivre apaisé. Alors, on ne peut que constater la réalité de ses bienfaits, loin des clichés.»

LA VIE AUGMENTÉE, COMMENT LA PSYCHANALYSE PEUT CHANGER UNE VIE, OU LA PROMESSE LUMINEUSE de Sabine Callegari, Albin Michel, 2017, 272 p.

Sabine Callegari au Salon: Débat avec l'auteur autour de son ouvrage avec David Sahyoun, modéré par Bélinda Ibrahim, le samedi 4 novembre à 19h30. Le débat sera suivi d'une signature sur le stand de Virgin.

Publicité

## LES ÉDITIONS DERGHAM

au 24<sup>e</sup> Salon du Livre francophone de Beyrouth

SIGNATURE  
Stand Dergham

SAMEDI 4 NOVEMBRE 2017  
de 18h00 à 21h00

Pur délice  
Sandra Mehanna

SIGNATURE  
Stand Dergham

DIMANCHE 5 NOVEMBRE 2017  
de 17h00 à 20h00

Il fut un temps  
Lillette Labaki Daccache

SIGNATURE  
Stand Dergham

LUNDI 6 NOVEMBRE 2017  
de 18h00 à 20h00

Once upon a time... Bhamdoun  
كان ياما كان... بحدون  
Shereen Khairallah

TABLE RONDE  
Salle Andrée Chédid

MARDI 7 NOVEMBRE 2017  
de 19h30 à 20h30

Lancement de la Collection  
Balade pour enfants  
Éditions Dergham Jeunesse

SIGNATURE  
Stand Dergham

de 18h30 à 19h30

TABLE RONDE  
Salle Andrée Chédid  
de 19h30 à 20h30

MERCREDI 8 NOVEMBRE 2017

L'Histoire du papier-monnaie  
libanais (1919-1964)  
Tony Anka | Wissam Lahham



À l'occasion de la rentrée littéraire de septembre, Leïla Slimani, a publié *Sexes et mensonges, la vie sexuelle au Maroc*, une longue enquête journalistique sur un sujet tabou dans ce pays, où religion et tradition mettent sous cape la liberté des corps et des sentiments. L'écrivain qui a déjà publié *Le Jardin de l'ogre*, un premier roman consacré à l'addiction sexuelle de son héroïne, avait lancé une bombe dans le jardin de la bien séance qui laissait entendre l'incongruité d'un tel sujet provenant d'une artiste d'origine marocaine. C'est mal connaître, loin s'en faut, la personnalité de cet écrivain, mais aussi la production littéraire arabe qui laisse aussi une large part à la sexualité. Leïla Slimani ne brisait pas un tabou mais s'en emparait. À l'issue d'une tournée dans son pays natal pour y présenter ce premier opus, l'auteur a reçu les nombreux témoignages de femmes venues se confier à elle sur leur sexualité. C'est de là qu'est venue l'idée de cette enquête qui nous plonge dans les confidences de femmes victimes de cette sexualité cachée qui induit la violence privée et publique. Dans un pays qui se veut le chantre d'un islam tolérant et où le voile n'est pas une obligation pour les femmes, il semble que

# Leïla Slimani, dire par la littérature, sans juger

les Marocaines fassent l'objet d'insultes, de remarques désobligeantes, d'agressions sexistes dans les lieux publics... C'est ce que rappelle Leïla Slimani avec force dans cet ouvrage précieux. «*Si l'on s'en tient à la loi telle qu'elle existe et à la morale telle qu'elle est transmise, il faudrait considérer que toutes les célibataires du Maroc sont vierges.*» Ce livre de Leïla Slimani est d'une rare nécessité, il permet de donner à penser que la liberté humaine passe aussi bien par l'esprit que par le corps et donne à voir la violence induite par la frustration de toute une société.

À l'occasion de la venue de Leïla Slimani au Salon du livre, *L'Orient littéraire* republie des extraits de l'entretien que lui avait accordé l'auteur après avoir remporté le prix Goncourt pour son roman *Chanson douce*.

**Comment vous est venue l'idée d'écrire une histoire aussi noire ?**  
Il y a longtemps que j'avais envie



© Jérôme Bonnet

d'écrire sur les relations entre une famille et une nounou. Il y a quelque chose de romanesque entre les personnes qui servent les intérêts d'une famille et leurs employeurs. Ce sont des gens qui investissent un cadre de vie qui n'est pas le leur, qui vivent dans une famille à laquelle ils sont étrangers. Rien ne leur appartient dans cet univers et pourtant ils en

sont les gardiens. Les domestiques sont les pivots d'une famille et les relations qu'ils entretiennent avec leurs employeurs sont souvent difficiles à comprendre. C'est un sujet vaste et même si, aujourd'hui, le rapport à la domesticité a évolué, les relations nouvelles sont toujours présentes.

**On note que vous vous attachez peu**

**au jugement de vos personnages dans vos romans : vous décrivez crûment les faits, les gestes, les paroles de vos héros sans jamais porter de regard extérieur.**

Je ne suis pas de ces écrivains qui jugent, qui s'engagent moralement, qui prennent parti, qui ont une volonté de faire partager leurs opinions ou qui veulent décrire le monde tel qu'ils le voient. Je pense que la littérature doit s'affranchir de tout jugement social ou politique. La littérature est là pour dire. Moi je décris, je raconte. Mon intérêt n'est pas de juger, mais de décrire.

**Quels sont les auteurs qui ont construit votre vie d'écrivain, qui peuvent l'influencer encore aujourd'hui ?**

Il y en a énormément. J'ai toujours été une grande lectrice. Je suis très attachée aux romans russes : Dostoïevski et Tchekhov m'ont toujours emportée, mais j'aime aussi Albert Camus et François Mauriac. J'apprécie également Simenon qui a

su si bien décrire la vie de la petite bourgeoisie. Je nourris enfin une profonde passion pour Milan Kundera. Je me suis replongée dans son œuvre lorsque j'écrivais *Le Jardin de l'ogre*. C'est le romancier du désir, de l'ironie, de la distance, il n'est jamais complaisant.

**Parlons de votre style : il est épuré, presque « clinique ». Est-ce délibéré ou plutôt une habitude prise dans l'exercice de votre métier de journaliste à Jeune Afrique ?**

C'est une volonté de clarté très nette, de limpidité aussi. J'essaie d'avoir ma propre musique. Elle est parfois mélancolique sans pour autant être lyrique. Mon travail de journaliste m'a aidée à avoir le souci du détail, de l'observation, sans appuyer pour autant, en travaillant par petites touches.

Propos recueillis par  
LAURENT BORDERIE

CHANSON DOUCE de Leïla Slimani, Grasset, 2016, 227 p.

**Leïla Slimani au Salon :**  
Rencontre autour de son œuvre le 9 novembre à 19h30 (salle Samir Frangié) / Signature à 20h30 (Antoine).

## Florence Noiville, Critique et littéraire

Florence Noiville serait peut-être encore analyste financière si elle n'avait pas été gagnée par le démon du journalisme. En 1994, elle entre au quotidien français *Le Monde* puis devient vite rédactrice en chef adjointe du supplément livres. Cette spécialiste de littérature étrangère revient sur le travail de critique qu'elle exerce depuis plus de vingt ans.

**Comment êtes-vous arrivée, vous qui êtes passée par l'École des hautes études commerciales de Paris (HEC) et avez travaillé en tant qu'analyste financière, à la critique littéraire ?**

Après quatre ans passés à maximiser les profits d'une entreprise américaine, j'ai eu besoin de donner un sens plus profond à mon travail. Je dis toujours que j'ai divisé mon salaire par 3 et multiplié mon plaisir par 4.

**De quelles compétences faut-il, à votre avis, se prévaloir pour être un bon critique littéraire ?**

Les deux plus importantes à mes yeux sont l'honnêteté (avoir le respect de sa plume) et l'opiniâtreté (pour imposer un auteur auquel on croit mais dont personne ne parle). Ce qui sous-entend que l'on sache aussi résister au panurgisme (ce n'est pas parce qu'un livre s'est vendu à 1 million d'exemplaires en 24 langues et que tout le monde en parle que c'est forcément un chef-d'œuvre).

**Est-ce qu'un critique n'est pas quelqu'un qui parvient toujours à déboucher ce que les auteurs ne cherchent pas nécessairement à mettre dans leurs livres ?**

Pas nécessairement ou pas consciemment. Il arrive que l'on voie des choses que l'auteur ne soupçonne pas...

**Cela vous est-il déjà arrivé ?**

Un jour à Berlin, j'interviewais Herta Müller. Elle m'a confié que lorsqu'elle était jeune, elle rêvait de devenir coiffeuse, mais que la Securitate roumaine l'en avait empêchée. Je lui ai demandé si c'était la raison pour laquelle, dans nombre de ses livres, les ciseaux et les lames de rasoir reviennent comme des leit-motifs. Elle m'a dit : «*Là, vous coupez les cheveux en quatre.*» Et nous nous sommes mises à rire...

**Le journalisme c'est la quête de vérité. Qu'est-ce que la vérité dans le journalisme littéraire ?**  
Une chimère.

**Romans, essai, biographie, albums jeunesse : votre œuvre est foisonnante et variée. Comment vos deux activités, celles d'écrivain et de critique, cohabitent-elles ?**

Il n'y a ni télescopage, ni schizophrénie. L'écriture, c'est l'hémisphère gauche de mon cerveau et la critique le droit.

**Quels sont les mots visionnaires que vous vous targuez d'avoir prononcés à propos d'un livre ?**

Rien de visionnaire. Juste, j'espère, un peu d'élan enthousiaste et communicatif.

**Est-ce que certaines critiques que vous avez écrites vous ont valu de farouches inimitiés avec certains auteurs ?**

Non car je ne parle que de ce que j'aime. C'est un choix esthétique autant que pragmatique : il y a si peu de place ramenée au nombre de nouveautés, autant privilégier celles qui le méritent.

**Y a-t-il des façons de critiquer un livre différentes selon les médias (presse écrite, radio, télévision) ?**

Ce sont des exercices différents. Aucun n'est plus facile ou plus difficile que l'autre. Mais le grand luxe de l'écrit, c'est généralement la taille des papiers. Elle permet de prendre son

temps, développer, comparer, citer, nuancer... parfois même de s'interroger avec le lecteur. Tout le contraire du jugement à l'emporte-pièce. Dans un monde où la « comm' » domine, cette liberté-là est une chance inouïe.

**Est-ce qu'un bon critique fait nécessairement un bon écrivain et inversement ?**

Sûrement pas. Mais un écrivain n'est pas nécessairement médiocre sous prétexte qu'il gagne sa vie comme journaliste. Si c'était le cas, il faudrait rayer la moitié des noms dans le dictionnaire des littératures !

**N'est-ce pas la multiplication des gloses produites par les critiques qui font accéder un livre au rang d'œuvre, voire de chef-d'œuvre ?**

À chaque rentrée littéraire des centaines de titres sont publiés mais la puissance de feu des médias se concentre sur un très petit nombre de titres. C'est pourquoi je parlais de panurgisme. Pour moi, c'est l'un des vrais grands problèmes du moment.

**Que vous inspire cette phrase de Rainer Maria Rilke : « Les œuvres d'art sont d'une infinie solitude. Rien n'est pire que la critique pour les aborder. Seul l'amour peut y parvenir, les garder, être juste envers elles. » ?**

Je la trouve bouleversante tant j'y entends d'abord, criante de vérité, «*l'infinie solitude* » du poète lui-même.

Propos recueillis par  
WILLIAM IRIGOYEN

**Florence Noiville au Salon :**  
Rencontre avec Florence Noiville autour de la critique littéraire le 8 novembre à 19h30 (Agora) / Signature de *L'Illusion délirante d'être aimé* à 20h30 (Virgin).

## Jabbour Douaihy : l'écriture, l'imprimerie et l'histoire de Beyrouth

On insiste peu sur l'humour de Jabbour Douaihy. Il est vrai que ses romans explorent des recoins sombres du passé et du présent du Liban (un massacre dans une église, les débuts de la guerre civile, l'extrémisme religieux...), mais même au milieu des tragédies qui y sont relatées apparaissent souvent des scènes et des descriptions subtilement comiques.

Dans *Le Manuscrit de Beyrouth*, son dernier roman tout récemment traduit en français, Douaihy exploite davantage cette veine humoristique

pour nous livrer, cette fois-ci, un récit résolument comique. C'est l'histoire d'un certain Farid Abou Chaar, trentenaire naïf qui pense avoir écrit un chef-d'œuvre intitulé pompeusement *Le Livre*. Manuscrit sous son bras, il fait le tour des éditeurs beyrouthins pour essayer refus après refus. En désespoir de cause, il accepte un emploi de correcteur à l'imprimerie Karam Frères, où il s'éprend de la femme de son patron, la belle Perséphone qui passe son temps à lire des polars. Or, un jour, le manuscrit disparaît et notre héros se retrouve perdu dans une intrigue policière, une affaire de faux billets...

**Comment imaginez-vous le livre de Farid Abou Chaar ? Un chef-d'œuvre, ou un texte saturé de clichés poétiques ?**  
J'ai évidemment une certaine idée de ce que doit être ce texte non dévoilé. Farid a une conception prophétique de l'écriture, il pense pouvoir renfermer la Vérité et la Sagesse dans son livre. C'est une vision quelque peu orientale, levantine de la littérature : beaucoup d'auteurs arabes écrivent dans cette veine absolue, parfaite, tel Khalil Gibran dans son *Propète*. Dans mon roman, j'ai tenté de tourner en dérision cette conception-là, de même que l'acte d'écrire en général, car dès que l'on écrit, on se croit possesseur d'un certain pouvoir magique.

**Votre propre rapport à l'écriture et celui de votre protagoniste sont donc radicalement opposés...**

Mon rapport à l'écriture est bien sûr différent de celui de Farid Abou Chaar, mais il y a quelque chose de Farid en moi, comme en tous ceux qui écrivent. À travers ce personnage, j'ai essayé de mettre à distance l'écriture en général. C'est une caricature de l'écrivain qui se croit inspiré, qui pense que ce qu'il a à écrire existe préalablement en lui et qu'il n'a qu'à le laisser s'écouler sur le papier. Mais quand tu es un écrivain réaliste, tu te places ailleurs. Tu prêtes attention au monde extérieur, aux odeurs, aux vêtements, à tous les éléments qui constituent la réalité

matérielle et sociale ; tu crées une fiction à partir de choses précises, en t'appuyant sur des événements qui ont eu lieu. Tu ne lances pas des boutades de sagesse, tu ne résumes pas le monde en quelques mots grandioses. C'est d'une certaine manière la différence entre le roman et la poésie.

**Pourquoi avoir choisi de raconter un siècle de l'histoire du Liban à travers celle de l'imprimerie Karam fondée en 1908 ?**

Je n'y avais pas pensé au tout début, en choisissant l'imprimerie comme sujet. Mais il n'en demeure pas moins que c'est une lecture légitime du roman : une ville, Beyrouth, et son histoire à travers celle d'une imprimerie. Comme d'autres imprimeries réelles, celle que j'ai décrite fut en quelque sorte témoin d'un siècle de la vie du pays : les guerres, les périodes de paix, les différents régimes politiques qui se sont succédés. C'est également l'histoire de l'évolution de l'imprimerie elle-même grâce aux nouvelles technologies. Actuellement, je pense que l'imprimerie n'est plus un espace où peuvent se refléter les événements extérieurs. Chacun peut maintenant être son propre imprimeur ; il lui suffit d'utiliser un ordinateur et une imprimante.

**Il semble que l'humour, un aspect essentiel de votre écriture que les critiques négligent souvent, est encore plus prégnant dans ce dernier livre à tel point qu'on pourrait dire que vous avez écrit un véritable roman comique...**

*Le Manuscrit de Beyrouth* est en quelque sorte la parodie d'un certain polar. D'ailleurs, l'héroïne elle-même, Perséphone, passe son temps à dévorer des romans policiers. J'ai écrit ce livre pour m'amuser un peu et amuser le lecteur. Je désirais sortir de nos histoires libanaises ou moyen-orientales, de la stigmatisation communautaire, de la violence, de la guerre, des conflits identitaires. Il est vrai qu'on retrouve tout cela dans mon livre, mais la trame du récit est aérée, légère, ludique. Je ne voulais pas écrire collé à nos conflits, à l'histoire de notre vie commune – je l'ai déjà fait dans mes romans précédents –, mais m'en débarrasser, m'en libérer. Je voulais me plaire et divertir un peu mes amis.

Propos recueillis par  
TAREK ABI SAMRA

**LE MANUSCRIT DE BEYROUTH** de Jabbour Douaihy, *L'Orient des Livres/Actes Sud*, 2017, 240 p.

**Jabbour Douaihy au Salon :**  
Table ronde autour du *Manuscrit de Beyrouth* le 10 novembre à 18h (Agora) / Signature à 19h (L'Orient des Livres).

## Charif Majdalani : le serment de l'Empereur



D.R.

Dans son dernier roman *L'Empereur à pied*, Charif Majdalani nous livre une fable à mi-chemin entre mythe et réalité historique. C'est un récit halletant qui débute sur les nobles sommets du Mont-Liban au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et finit par la toute récente crise des déchets.

Vers l'an 1835, un homme sans le sou, surgi de nulle part, arrive avec ses trois fils au hameau de Massiaf. Il s'appelle Khanjar Jbeili et il a l'âme d'un conquérant : en quelques années, il fonde un domaine, devient collecteur d'impôts (des rumeurs circulent qu'il aurait assassiné son prédécesseur), amasse une grande fortune et se transforme en l'un des seigneurs de la région. Pour éterniser son nom et préserver ses biens incalculables de l'éparpillement, il impose une loi tyrannique à tous ses descendants : seul l'aîné de chaque génération aura le droit de se marier et d'avoir des enfants, tandis que ses frères devront se contenter de l'assister dans la gestion du patrimoine familial. Celui qui enfreindra cette règle sera désigné et renié par son clan.

Cette loi insensée est maintenue par cinq générations. Beaucoup de sang sera répandu par les membres du clan Jbeili, dont quelques-uns iront jusqu'à commettre des fratricides. Ce sont tous des êtres maudits, portant en eux la violence originelle de l'Empereur. Mais le véritable propos de ce roman vertigineux qui embrasse un siècle et demi de l'histoire du Liban, voire de celle du monde, c'est la transformation des Jbeili en une famille de la grande bourgeoisie commerçante libanaise, classe qui sera elle-même détrônée par les chefs de la guerre civile et les mafieux qui les singent, parmi lesquels les deux plus jeunes descendants de l'Empereur.

**Peut-on lire votre roman comme l'histoire de l'ascension puis du déclin de la grande bourgeoisie commerçante libanaise, et de son remplacement final par les chefs de guerre et les mafieux ?**

Certainement. C'est même une part du sujet de la dernière partie. Les transformations historiques et leur impact sur les sociétés et sur les individus m'ont toujours passionné. D'ailleurs, dans ce livre,

il n'y a pas que l'émergence d'une nouvelle classe sociale à l'issue de la guerre. La famille Jbeili dont je conte l'histoire émerge à la faveur d'un mouvement bien plus ancien qui, dans la montagne, a abouti au déclin des

«**Tout cela est inventé.**»

vieilles familles aristocratiques et à leur remplacement au pouvoir, tant économique que politique, par une nouvelle caste souvent constituée de ces hommes qui furent les « intermédiaires » dans le système ottoman de la collecte d'impôts, une caste qui sera le ferment de la bourgeoisie libanaise. Ce changement va progressivement s'accompagner d'une modification de l'économie locale qui passera d'une économie agricole à une économie de secteur tertiaire, essentiellement basée sur le commerce. La famille Jbeili vit et illustre ces transformations, elle est issue de cette caste que j'ai dite, et elle va finir lentement par abandonner ses terres ou transformer son rapport à elles, avant de se heurter, au moment de la guerre, aux milices et à leurs nouvelles manières de regarder les rapports sociaux et la propriété terrienne elle-même.

**L'impossibilité de démêler la réalité de la légende est un des motifs récurrents de ce récit. On est cependant tenté de vous demander : y a-t-il une part de réalité dans la légende du clan Jbeili ?**

Je ne pense pas, j'ai quasiment tout inventé. Évidemment, comme dans tout livre, certaines des situations peuvent avoir été inspirées de faits réels. Mais c'est surtout le mouvement de la société ou certaines attitudes de groupe, telle celle des jeunes gauchistes issus de la bourgeoisie au début des années 70, qui collent vraiment à la réalité. Les personnages, eux, leurs aventures à travers le monde, ou encore l'enchaînement des faits qui constituent l'histoire propre des Jbeili, tout cela est inventé.

Propos recueillis par  
TAREK ABI SAMRA

**L'EMPEREUR À PIED** de Charif Majdalani, Seuil, 2017, 400 p.

**Charif Majdalani au Salon :**  
Rencontre autour de *L'Empereur à pied* le 11 novembre à 16h30 (salle Samir Frangié) / Signature à 17h30 (Antoine).

# Lanskine : être en connivence avec l'essentiel

L'invitation faite à Lanskine, maison d'édition engagée, promet des rencontres singulières et innovantes avec la poésie.

Lanskine, maison nantaise et parisienne, publiée principalement de la poésie. Dans une recherche alliant électricité et exigence, elle accueille les textes qui procèdent « d'une nécessité de langue », par-delà leurs qualités expérimentale, stylistique ou sonore. Catherine Tourné, sa fondatrice et directrice, ainsi que les poètes Paul de Brancion et Didier Bourda, sont les invités de ce Salon du livre francophone de Beyrouth.



D.R.

« Il fait peur d'être en Chine asphyxiée déjà par ses propres vapeurs! (...) les fumées montent pour faire honneur au céleste qui ne s'offusque pas! désormais! du savoir-faire! sans limite! de ceux du bas! si l'absolu du monde! réside dans l'activité fébrile! la pollution est un hommage au ciel »

PAUL DE BRANCION

Catherine Tourné, historienne de l'art, archéologue et journaliste d'art, vous fondez Lanskine en 2008. Dans cette maison vous faites tout: de la recherche des textes, au découpage de marque-page. Quelles étapes préférez-vous ?

Ce qui est extraordinaire dans ce travail c'est justement sa variété, mais je dirai que le moment le plus important est la rencontre avec un texte. Lire un manuscrit et avoir le sentiment qu'il correspond à

quelque chose qui vous plaît, que vous voulez défendre, ou bien que c'est un texte qui vous étonne, vous fait bouger dans vos désirs et vos attentes, est un instant merveilleux. Mais chaque étape est intéressante car jamais semblable à la précédente. La mise en page varie pour chaque livre et même parfois pour chaque texte dans un livre. Le marque-page original que je crée pour chacune de mes publications est aussi une étape importante car il me permet de donner une coloration au livre, c'est sûrement un clin d'œil à ma formation d'historienne de l'art. Mais toutes ces étapes, à part le choix, se font en étroite lien avec l'auteur.

Pensez-vous que votre travail d'éditrice ainsi vécu procède d'une solitude en résonance avec celle du poète ?

Le livre est le fruit de nos échanges et c'est un des rôles de l'éditeur de rompre la solitude de l'auteur. Le seul moment où je suis vraiment seule c'est face aux manuscrits mais j'apparente cette solitude à celle du lecteur plus qu'à celle de l'auteur. Je cherche une voix et parfois je l'entends.

« et/ toi! tu es là! sur le petit chemin/ tu m'appelles/ on entend au loin/ l'écho du canon/ les gens du village/ se cachent! et/ tu es là! debout au soleil/ sur le petit chemin/ tu m'apportes! un panier de raisins »

MOUNIR DEBS

Vous avez confié lors d'une interview: « Le nom des éditions Lanskine provient de Boris Lanskine, libraire parisien dans les années 80, qui accueillait les lecteurs avec attention. Il leur conseillait, après les avoir écoutés, des livres auxquels ils n'auraient pas pensé. » Quels livres Boris Lanskine a-t-il vous conseillé ?

Boris Lanskine m'a conseillé beaucoup de romans comme *Le Jeu des perles de verre* d'Hermann Hesse, *Malicroix* d'Henri Bosco ou des livres de poésie comme *Le Parti des choses* de Francis Ponge.

Vous paraissait-il important de confier au nom de vos éditions la tâche essentielle du libraire bienveillant pour préserver le lien poète-éditeur-libraire-lecteur ?

## Jeunesse

### Partager des idées et des valeurs

D'année en année, le volet jeunesse du Salon du livre francophone de Beyrouth, « Jeunes critiques libanais », organisé par l'Institut français du Liban en partenariat avec le ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur, continue de s'enrichir, de s'ouvrir et de se diversifier. Conjuguant plaisir de la lecture et de la découverte, « Jeunes critiques libanais » met en scène, durant les dix jours du Salon du livre francophone, le livre jeunesse, la bande dessinée, la presse et les documentaires.



© Robert Doisneau

Ainsi, ce volet jeunesse du Salon illustre l'une des grandes priorités de la coopération éducative de l'ambassade de France/IFL dont l'objectif est de contribuer au maintien d'une francophonie de qualité à tous les niveaux de la scolarité afin que la langue française continue d'être non seulement une langue d'enseignement mais aussi une langue de communication et de culture vivante pour le jeune public libanais.

Comme l'année passée, plus de 22000 élèves des écoles publiques et privées libanaises seront accueillis au Salon. Les élèves peuvent participer à l'une des 120 rencontres avec des auteurs ou illustrateurs, ou bénéficier de l'une des 150 animations pédagogiques prévues sur les stands des exposants (atelier Dar Onboz, conte avec Rania Zaghir, atelier « l'épi d'or » avec Planète de la découverte, l'Égypte antique avec la revue *Gwimie*, etc.). Plus de 650 classes sont attendues pour des visites guidées!

Onze auteurs de littérature jeunesse participent à l'édition 2017: Anne-Gaëlle Balpe, Alexandre Chardin, Kochka, Sophie Laroche, Rudy Martel, Jo Witte, Céline Chevrel, Florence Noiville, Michel Van Zeveren, Angèle Delaunois et Anne Valière de Driesen.

Un moment phare de ce volet

jeunesse: la cérémonie de remise du prix Jeunes critiques libanais à deux ouvrages choisis par deux jurys d'élèves (« Le Choix des enfants » et « Le Choix des ados ») est honorée de la présence de leurs auteurs. La 2e édition du « Choix des lycéens » récompensera deux élèves pour leurs chroniques littéraires en vidéo, réalisées à partir des recueils de nouvelles. Ceux-ci sont disponibles sur culturethèque.com, la bibliothèque numérique de la médiathèque de l'IFL. Un autre rendez-vous original: une émission Webradio, en direct du Salon, animée par de jeunes lycéens du réseau des établissements privés francophones labellisés CELF.

Par ailleurs, le réseau des écoles à programme français propose lui aussi de nombreuses animations sur le stand commun AEFEMLF: concours « Traductio », tables rondes, concours « Petites film'atures », « Prix littéraire des lycéens 2017 »...

Pour prolonger les activités du site du Biel, l'Institut français du Liban propose, sur l'ensemble du territoire libanais, une série de rencontres entre les auteurs jeunesse invités et de nombreuses classes des secteurs public et privé. C'est aussi l'occasion pour les équipes pédagogiques de créer de nouveaux projets motivants qui permettent de travailler de manière plus ludique les programmes officiels. Dans ce cadre, l'IFL apporte un appui aux écoles et aux enseignants qui s'impliquent dans la préparation de l'accueil des auteurs en proposant une formation et en offrant un lot de livres.

L'enjeu de « Jeunes critiques libanais » est plus que jamais de renforcer le goût de la lecture, du partage et du dialogue autour des livres mais aussi des idées et des valeurs que la francophonie cherche à porter auprès de la jeunesse d'aujourd'hui.

BLANDINE YAZBECK

## Bande dessinée

Catel et José-Louis Bocquet

José-Louis Bocquet est scénariste, mais également éditeur, aux éditions Dupuis. Catel, quant à elle, est illustratrice. En collaboration ou en solo, elle poursuit depuis les années 2000 une vaste et ambitieuse exploration de la vie de femmes, en bande dessinée. C'est dans ce registre que leur premier album en collaboration, la bande dessinée *Kiki de Montparnasse*, est paru en 2007. Suivront les biographies d'*Olympe de Gouges* puis *Joséphine Baker*. Trois livres volumineux, ambitieux et qui imposent un style: une manière de raconter des destins entiers, faite de sauts dans le temps en successions de petits chapitres, de bribes tendres, émouvantes et drôles portées par une documentation fournie. Il y a, à la lecture de ces albums, un mélange gagnant entre le sentiment d'être plongé dans un récit solide, documenté et construit, et, en contrepoint, une légèreté, une vivacité et un sens du dialogue facétieux.

Au bout de trois parutions, il faut dire qu'on finit par se sentir, avec Catel et Bocquet, comme chez soi. Et il nous plait d'imaginer combien la réalisation de ces récits a dû forger un pan de la vie de ces deux auteurs, tant chaque livre, pour être mené à bien, fut une aventure sur la durée, faite de rencontres, de voyages, et de lectures. Cette année, le salon du livre francophone de Beyrouth reçoit le duo.

De nouvelles parutions de l'Alba

L'Académie Libanaise des Beaux-Arts poursuit sa régulière activité éditoriale. Cette année, ce n'est pas moins de trois albums de bande dessinée, issus des projets de fin d'études des diplômés des promotions 2016 et 2017 qui sont publiés et présentés au Salon. Trois livres aux univers variés. Ivan Debs présente *David Nava*, récit au souffle épique d'une lutte, politique et sociale, mêlée de mythes. Tracy Chahwan, quant à elle, propose



*Beirut Bloody Beirut*, une plongée nocturne et angoissante dans les rues de la capitale, servie par des masses de noir brutes et énergiques. Sirène Moukhaiber, enfin, nous entraîne avec *Mata naltaki*? dans une autre réalité beyrouthine, celle de Jawad, un jeune homme qui fait face à la réapparition d'une mère qui l'avait abandonné trente ans plus tôt, enfant, et qui trouve dans des poèmes de Mahmoud Darwiche les ressources pour vivre cet épisode troublant de sa vie. Une activité éditoriale qu'il faut saluer, et qui annonce une génération d'auteurs de bande dessinée qui ont pour eux talent et envie.

Un nouveau numéro pour Samandal

Le rituel du lancement du nouveau numéro de la revue annuelle de bande dessinée *Samandal* au salon du livre se poursuit également. Désormais lancée sur une formule qui propose chaque année à l'un de ses collaborateurs d'assurer le rôle d'éditeur en chef, les rênes sont cette fois confiées à Raphaëlle Macaron. Sous une couverture sériographiée, le volume a été intégralement imprimé à Paris en risographie, procédé qui, superposant les couleurs les unes après les autres, aboutit à un résultat texturé au charme surnaturel. Un pas vers le bel objet, d'autant plus que le numéro sort sous tirage limité. Décliné en trois versions, arabe, anglaise, et française, ce numéro s'intitule *Topie* et regroupe dix-sept auteurs autour du thème de l'Utopie.

Toutes les mers

Enfin, Michèle Standjofski sera également présente avec son bienfaitant récit autobiographique *Toutes les mers*, que nous avions eu le plaisir de vous présenter dans le numéro de mars dernier. Avis à ceux qui ne l'auraient pas encore lu: cette plongée historique et familiale est caressante et émouvante.

RALPH DOUMIT

l'essentiel?

Ce sentiment d'urgence, de résistance est toujours aussi vif. Car la poésie interroge la langue, elle joue avec toutes les possibilités créatives des mots et des phrases elle propose une vision du monde originale et essentielle qui s'oppose à la doxa. Elle est bien loin de la marchandisation et suggère un système économique parallèle, un peu comme l'agriculteur bio qui vend en direct à ses clients. (...) La poésie actuelle est riche, extrêmement variée, mais peu connue. Il serait opportun de s'interroger sur le pourquoi. Les éditeurs sont là pour donner à entendre des textes qui par leur forme, vont aller à l'essentiel.

« D'AUTRES VOIX. Car trop sont nos terres loins. Trop/ son nos-tras terras lohn. ELLE. Avancez.

Traversez./ Il y a tant de passages. Check point. Tant de chemins./ Avancez! Avancez! Nous écrivons car l'eau n'habite! plus la voix. Du langage coule sans./ Le poème juste un bras qui s'agitte on dirait un lointain/ bonjour peut-être appelle-t-il à l'aide. A cette distance/ comment apprendre les gestes qui sauvent. »

DIDIER BOURDA

Propos recueillis par RITTA BADDOURA

LA GALERIE MONTAGNAISE de Didier Bourda, Lanskine, 2017, 128 p.  
CONCESSIONS CHINOISES de Paul de Brancion, Lanskine, 2016, 80 p.  
L'APPEL de Mourir Debs, Lanskine, 2017, 64 p.

Lanskine au Salon: Lecture poétique le 7 novembre à 18h (salle Montaigne-Biel).

Publicité

24<sup>e</sup> SALON DU LIVRE FRANCOPHONE DE BEYROUTH - BIEL

NE MANQUEZ PAS LE RENDEZ-VOUS !

du 4 au 12 novembre 2017

STAND LIBRAIRIE ANTOINE

Plus de 50 dédicaces, rencontres avec les auteurs dont le prix Goncourt 2016 Leila Slimani.

Sans oublier toutes les nouveautés en littérature jeunesse et adulte, le Village des arts ainsi que les éditeurs venus du Québec et de la Belgique

De 10h00 à 21h00 - Les 4/10/11 jusqu'à 22h00  
www.antoineonline.com

A. Antoine

## Traduction

### Le levier d'une francophonie ouverte et plurielle

Vient de paraître aux éditions Asphalté un ouvrage collectif sous la direction d'Imane Humaydane intitulé *Beyrouth noir*. Il fait partie d'une collection d'anthologies centrées sur les villes et sa particularité est que ses textes ont été écrits en français, mais surtout en arabe ou en anglais; la majorité d'entre eux sont donc des traductions. C'est le Beyrouth de la guerre et de la violence qui est ici mis en scène: les années noires forment le fil rouge de l'ensemble, que ce soit dans les moments les plus durs de l'interminable conflit ou dans ses séquences indélébiles, matérielles ou psychologiques. Le chaos semble être la caractéristique dominante de Beyrouth, un chaos « érigé en art de vivre », écrit Humaydane, puisqu'il est à la source du dynamisme de la ville, un chaos qui s'adoucît la nuit, quand les lumières se reflètent dans la mer ou dessinent les courbes géométriques et douces des montagnes au loin. Pourtant la noirceur n'empêche pas l'humour, acide le plus souvent. Ainsi Rawi Hage s'interroge-t-il sur la part de responsabilité du blé dans l'épidémie actuelle et mondiale d'obésité et met en scène une nation de citoyens qui survolent la ville, transformés en oiseaux. « Et alors que le peuple commençait à s'élaner, s'évader, s'éloigner, on a vu un homme politique et son garde du corps pointer leurs armes vers le ciel. »

Chacune des nouvelles s'inscrit dans un quartier de Beyrouth: « Les petites boîtes » de Mazen Maarouf se déroule à Caracas, Leila Eid situe ses « Pommes de Beyrouth » à Bourj Hammoud. Et si Alawiya Sobh évoque Khandak el-Ghamik, c'est de la ville entière qu'elle parle quand elle évoque l'odeur de mort qui se dégage des visages, des yeux et des corps des passants. L'odeur, est la marque d'une ville qui a perdu son âme: la pluie ne lave plus les rues de leur saleté, il est loin le temps où chaque matin était une promesse de renouveau. Belle réussite de ce recueil où la qualité des traductions est à la hauteur de celle des textes originaux.

La traduction sera d'ailleurs l'un des axes privilégiés des débats pendant

le salon, à la fois dans ses aspects éditoriaux et dans ses dimensions techniques et littéraires. Deux tables rondes sont ainsi prévues qui permettront pour l'une de confronter les points de vue des éditeurs et pour l'autre d'aborder les spécificités de la traduction de et vers l'arabe.

« Édition et traduction » réunira Bruno Foucher, Bertrand Py et Emmanuel Varlet. Le débat portera sur la politique éditoriale d'acquisition pour la littérature étrangère, arabe en particulier. Cette littérature est-elle suffisamment traduite? Que traduit-on en priorité? Et qui sont les lecteurs? « La traduction dans la fiction » permettra à Stéphanie Dujols, Jabbour Douaihy et Gina Abou Fadel Saad d'échanger autour des techniques et difficultés de la traduction de l'arabe vers le français et vice versa. La confrontation des perceptions entre auteurs et traducteurs sera, à coup sûr, d'un intérêt tout particulier. Les deux rencontres seront modérées par Farouk Mardam-Bey.

Cet accent sur traduction s'inscrit dans un objectif plus global, celui d'élargir la portée de ce salon et d'œuvrer en vue d'une francophonie ouverte et capable de rassembler davantage tous les acteurs du champ culturel quelles que soient leurs langues d'expression et de création.

GEORGIA MAKHLOUF

BEYROUTH NOIR sous la direction d'Imane Humaydane, Asphalté, 2017, 272 p.

Beyrouth noir au Salon: Rencontre avec Imane Humaydane, Hyam Yared, Najwa Barakat, Marie Hawk, Abbas Beydoun et Nada Ghosn, le 7 novembre à 18h (salle Andrée Chedid).

La traduction au Salon: Table ronde « Édition et traduction » avec Bruno Foucher, Bertrand Py, Emmanuel Varlet, Farouk Mardam Bey (mod.), le dimanche 5 novembre à 18h (salle Montaigne). Table ronde « La traduction dans la fiction » avec Jabbour Douaihy, Stéphanie Dujols, Gina Abou Fadel Saad, Farouk Mardam Bey (mod.), le 9 novembre à 19h30 (Agora).

Figure majeure de la République mondiale des lettres, critique littéraire et musical, porteur passionné et éloquent de la question palestinienne, auteur d'une œuvre traduite en une quarantaine de langues et ayant révolutionné plusieurs disciplines académiques, Edward Saïd était, selon le *Washington Post Book World*, « un unique et brillant mélange de l'esthète, de l'universitaire et de l'activiste politique. Il a questionné et stimulé notre pensée dans tous les domaines ». Mais l'un des nombreux paradoxes d'Edward Saïd était que sa renommée reposait sur une série de malentendus, qu'il était célèbre et célébré sans avoir véritablement été lu et compris, même par ceux qui se revendiquent de lui. Ses adversaires aussi bien que ses partisans ont bien trop souvent caricaturé sa pensée, ne voulant en retenir que ce qui convenait à leurs combats politiques du moment, quitte à occulter l'essentiel, cet art du contrepoint et cet universalisme humaniste qui le conduisaient à mener des combats simultanément sur plusieurs fronts, et à toujours s'efforcer de suivre l'injonction de « penser contre soi-même ». L'iconoclaste a été transformé en icône, et le pourfendeur de toutes les réifications et

« Il y a la beauté, et il y a les humiliés, je voudrais n'être jamais infidèle ni à l'une ni aux autres. »

LETTRÉ D'ALBERT CAMUS  
A RENÉ CHAR

de tous les essentialismes a été lui-même réifié et essentialisé...

Il y a donc bel et bien une énigme Edward Saïd, et pour percer cette énigme que représentent la vie et l'œuvre, romanesques à souhait, de l'intellectuel américano-palestinien, nul n'était mieux placé que Dominique Eddé, la romancière et essayiste franco-libanaise la plus douée de sa génération, qui outre sa proximité avec Saïd, partageait avec lui un refus viscéral de tous les dogmes et de toutes les orthodoxies, une « approche mélomane de la phrase », une fidélité en amitié et une scrupuleuse intégrité intellectuelle, qui la conduisent à publier ce livre aux éditions La Fabrique de son ami Éric Hazan, dont elle salue les combats, tout en annonçant, dès les premières lignes, un « sérieux désaccord politique » qu'elle ne se prive pas de formuler au sein même de sa maison d'édition; notamment en critiquant certains courants indigénistes qui ont actuellement le vent

## Edward Saïd vu par Dominique Eddé



D.R.

en poupe et dont le style et la pensée sont à bien des égards aux antipodes des positions de Saïd, lequel était résolument hostile à tous les identitarismes.

Ce livre est à bien des égards un objet littéraire non identifié, inclassable et potentiellement désarçonnant. C'est à la fois un essai, un roman, une analyse psychologique, une mélodie. Plusieurs niveaux



© Thibault Stipul

de lectures s'entremêlent, les parallèles et les paradoxes se bousculent, l'approche contrapuntique y est omniprésente. C'est donc un livre éminemment « saïdien », et s'il était encore en vie, Saïd aurait apprécié le talent de critique littéraire de Dominique Eddé, qui a compris qu'on ne pouvait appréhender son œuvre qu'en s'appuyant sur sa généalogie intellectuelle. En disséquant les œuvres

de Conrad, de Vico, de Foucault, d'Orwell ou de Camus, en faisant ressortir les « signaux de reconnaissance » aussi bien que les contradictions, en revenant sur certaines de leurs conversations avec Daniel Barenboïm, elle fournit les pièces manquantes d'un puzzle étonnamment complexe. Plusieurs dizaines d'ouvrages ont été consacrés à Saïd depuis sa mort le 25 septembre 2003. De New York à Bombay en passant par Paris et Le Caire, de nombreux universitaires ont tenté de percer l'énigme. Mais il y a fort à parier que les touches impressionnistes de Dominique Eddé, sa perspicacité et sa connaissance des tréfonds de l'âme humaine seront bien plus utiles aux futurs biographes de Saïd que toute une littérature académique « postcoloniale » qui échappe rarement au jargon et à l'ésotérisme que lui-même rejetait.

Le livre peut également dérouter par la multiplicité des styles et des approches. On y retrouve

par moments le style sobre, incisif et percutant de *Kamal Jann*, le roman quasiment prophétique de Dominique Eddé, qui préfigurait la tragédie syrienne un peu comme le film de Jean Renoir, *La Règle du jeu*, dépeignant un monde dansant sur un volcan, annonçant la Seconde Guerre mondiale. On retrouve aussi, plus fréquemment, la Dominique Eddé du *Crime* de Jean Genet, avec sa boîte à outils mêlant approche psychanalytique, intuitions judicieuses et critique littéraire. Les passages les plus émouvants sont ceux où la romancière évoque, avec une remarquable pudeur, l'histoire de cet amour passion entre Edward et Dominique, avec ses joies et ses indicibles souffrances. En musique comme dans la vie intime, les plus belles symphonies sont souvent les symphonies inachevées.

KARIM ÉMILE BITAR

EDWARD SAÏD. LE ROMAN DE SA PENSÉE de Dominique Eddé, *La Fabrique*, 2017.

**Dominique Eddé au Salon :**

Table ronde autour de *Edward Saïd. Le Roman de sa pensée* le 5 novembre à 16h30 (salle Montaigne) / Signature à 17h30 (L'Orient-Le Jour).

## Le XIX<sup>e</sup> siècle raconté par Fawwaz Traboulsi

Tout en poursuivant aveuglément leurs illusions individuelles ou collectives, les humains concourent à la création d'un monstre terrible qui parfois les détruit et brise leurs espérances, et d'autres fois les propulse vers la gloire. Cette œuvre commune qu'ils édifient à leur insu comme des fourmis construisant leur nid s'appelle l'Histoire.



D.R.

Telle est l'impression quelque peu déconcertante qui se dégage à la lecture de *Soie et fer*, ouvrage de Fawwaz Traboulsi paru récemment en français dans une belle traduction de Marianne Babut et Nathalie Bontemps. Dans ce livre, l'auteur revisite les relations entre l'Europe et le monde arabe (surtout le Liban, l'Égypte et l'Algérie) au cours du XIX<sup>e</sup> siècle pour en faire un récit qui, par sa technique narrative particulière, s'éloigne des essais historiques traditionnels. Au lieu d'adopter le regard panoramique et distant d'un narrateur omniscient, Traboulsi fragmente le cours des événements en se focalisant presque exclusivement sur les destinées d'une quinzaine d'individus, certains fameux et d'autres plutôt obscurs. L'expansion coloniale française, l'essor du capitalisme et de l'orientalisme, les révolutions et les luttes sociales en Europe et au Levant, les conflits communautaires souvent sanglants au Mont-Liban... tout ce bouillonnement du XIX<sup>e</sup> siècle nous est raconté, en moins de 250 pages, à travers les

aventures grandioses, bizarres ou ridicules d'une foule de personnages hauts en couleur.

Lady Esther Stanhope par exemple, cette aristocrate britannique passionnée par l'Orient, qui fut proclamée « reine du désert » par les Bédouins syriens et passa les vingt-cinq dernières années de sa vie à régner sur un village druze du Mont-Liban en attendant la venue d'un nouveau Messie afin de l'épouser. Ou bien Barthélemy Prosper Enfantin, chef de file du mouvement saint-simonien persuadé d'être « l'Élu de Dieu, le semblable du Christ », qui part lui aussi en Orient, non pas à la recherche du Messie mais de la femme-messie pour former avec elle le couple suprême destiné à régénérer l'humanité en réunissant l'Orient et l'Occident. Visionnaire obsédé par l'idée de percer, Enfantin fut l'un des premiers à imaginer la construction du canal de Suez : « Suez est le centre de notre vie de travail, écrit-il dans une lettre. Là, nous ferons l'acte que le monde attend de nous pour confesser que nous sommes mâles ! » Quant à l'émir Abdelkader qui mena une farouche résistance contre l'invasion française de l'Algérie, fut vaincu et passa les trente-trois dernières années de sa vie exilé à Damas, délaissant la politique, se consacrant à la théologie et sauvant, en 1860, la vie de 15 000 chrétiens et Européens lors des massacres commis par les musulmans dans cette même ville, il est peut-être la figure la plus sublime

de ce livre. C'est d'ailleurs l'émir lui-même qui, « faisant (...) allusion à la nécessité d'alterner guerre et diplomatie », prononça cette phrase reprise en partie dans le titre de l'ouvrage : « *L'homme est fait de soie et de fer.* »

Bien d'autres personnages peuplent ce texte écrit sous forme d'annales : Marx, Faris al-Chidyaaq, Lamartine, Napoléon III, Youssef Bey Karam... Ensemble, avec des millions d'autres, chacun aiguillonné par sa propre ambition, son rêve, sa passion, sa folie ou son égoïsme, ils tissent, bon gré mal gré, ces relations entre l'Europe et le Proche-Orient qui aboutissent finalement au partage de cette région entre la France et le Royaume-Uni. De l'élevage du ver à soie au Mont-Liban jusqu'à l'inauguration du canal de Suez, en passant par les révolutions françaises de 1830 et 1848 ainsi que par la révolte des paysans libanais en 1858, Traboulsi nous retrace une épopée haletante et sanglante dont on ignore si l'artisan est Dieu, le destin, le hasard, les grandes nations ou tout simplement les hommes.

TAREK ABI SAMRA

**SOIE ET FER: DU MONT-LIBAN AU CANAL DE SUEZ** de Fawwaz Traboulsi, traduit de l'arabe par Marianne Babut et Nathalie Bontemps, *Actes Sud / L'Orient des livres*, 2017, 256 p.

**Fawwaz Traboulsi au Salon :** Table ronde autour de *Soie et fer* le 9 novembre à 18h (salle Andrée Chedid) / Signature à 19h (L'Orient des Livres)

## Les relations franco-libanaises au microscope

Le nouveau livre de Stéphane Malsagne n'observe pas seulement près d'un demi-siècle d'histoire libanaise, il éclaire aussi ceux qui en sont les témoins, les diplomates français dont l'action participe souvent des événements. L'auteur a déjà signé un ouvrage remarqué sur Fouad Chéhab (Karthala-IFPO, 2011). Sa présente recherche bénéficie de l'ouverture des archives diplomatiques du Quai d'Orsay relatives à notre pays jusqu'à la fin de la guerre en 1990. À l'intérieur de cadres conceptuels solides, et tout en produisant une documentation riche en faits et en chiffres, il réussit le pari d'entretenir un récit attachant malgré les traits sombres et sanglants de nombreuses années retracées.

Une fois dégagées de leur gangue mythique, les relations franco-libanaises parviennent à garder leur charge symbolique et émotionnelle. L'État du Grand-Liban fut proclamé par le général Gouraud le 1<sup>er</sup> septembre 1920, mais l'indépendance de la République en novembre 1943, ainsi que

l'évacuation des troupes françaises achevée en 1946, ne sont pas allées sans heurts avec la puissance mandataire. Claude Cheysson, ministre des relations extérieures parle en avril 1983 de « culture commune » et affirme : « *Le Liban fait partie pour nous de notre famille.* » Cela explique pourquoi le Liban est le seul pays arabe à n'avoir pas rompu avec la France suite aux guerres de Suez et d'Algérie et pourquoi la France n'a jamais fermé son ambassade à Beyrouth au plus noir de la guerre libanaise.

Le 23 mai 1946, Armand du Chayla est le premier « *Envoyé extraordinaire et plénipotentiaire* » de la France. Il y reste jusqu'en 1952 assistant à la guerre de Palestine, à l'armistice et à l'afflux des réfugiés (1948-1949), représentant une France seule puissance occidentale bienveillante et amie du Liban et ayant toujours « *la cote d'amour* » des Libanais, mais méfiant à l'égard d'un président de la république qu'il présente comme chef de « *clan* » responsable de la « *stagnation* » du pays. Le diplomate a

rallié De Gaulle à Londres comme le seront ses successeurs jusqu'à Hubert Argod (1975-1979). Il installe la légation à Clémenceau, gère divers problèmes relatifs au parc domanial français, se rapproche de toutes les composantes libanaises et fait d'une Résidence des pins embellie le lieu de rencontre privilégié des notabilités du pays. La réception du 14 juillet en ce lieu symbolique, revient comme un leitmotiv dans les divers chapitres, à l'exception des années 1982-1991, pour mesurer non seulement le prestige de la diplomatie française, mais aussi la diversité de ses contacts.

Malsagne divise son livre en trois parties consacrant chacune à chaque ambassadeur un chapitre, assignant aux divers collaborateurs leurs rôles, soulignant l'influence propre des « *conseillers orientaux* ».

Des premières années de l'indépendance au départ du président De

Gaulle (1946-1969) règne « *l'âge d'or* ». L'action des diplomates n'y est pas simple puisqu'elle doit contrecarrer une double influence, celle de l'arabisme montant exalté par Nasser et celle des anglo-saxons, principalement les Américains qui



D.R.

cherchent à étendre leur influence politique, économique et culturelle. Mais l'« *appui inconditionnel* » du Général au Liban contre les agressions israéliennes et son prestige arabe après 1967, ainsi que la francophilie du président Chéhab et son « *gaullisme* », à l'heure de la tentative de construction d'un État moderne, étendent et renouvellent le rayonnement de la France à toutes les communautés libanaises.

La seconde période couvre les mandats de Pompidou et de Giscard d'Estaing (1969-1981) et voit les assises de l'État libanais ébranlées, les positions de la France rognées par les États-Unis et Damas,

le pays sombrer dans la guerre « *ci-vile* » (1975-1977) et souffrir l'occupation partielle d'Israël (1978). Les représentants de la France n'épargnent leurs efforts dans aucun domaine et cherchent à ne pas mécontenter un camp en satisfaisant un autre. Leur fin est tout autant la préservation de l'unité, de la souveraineté et de l'indépendance du Liban que la défense des positions privilégiées de la France. La participation capitale à la FINUL (1978 est une initiative décisive. La France s'engage aussi dans une politique palestinienne de dialogue avec l'OLP. L'Iran khomeyniste fait irruption. Cette partie se clôt par l'assassinat de l'ambassadeur Louis Delamare, le 4 septembre 1981, à quelques mètres d'un barrage syrien. Le traumatisme sécuritaire n'empêchera pas les ambassadeurs de remplir leur mission au péril de leur vie.

De 1982 à 1990 et de l'invasion israélienne à l'accord de Taëf, le Liban connaît la période la plus sombre de son histoire. La France de Mitterrand est particulièrement

active sur la scène proche-orientale, elle est présente militairement dans le pays, assure la protection des deux évacuations de l'OLP (Beyrouth 1982 et Tripoli 1983), soutient la légalité libanaise... Les attentats, les assassinats et les enlèvements réduisent cependant son champ d'action. Mais « *le professionnalisme, le courage et le sens du devoir* » ne cesseront d'animer ses principaux représentants.

L'exposé qui précède ne rend pas justice à la globalité, densité et précision du livre de Malsagne. Avouons, pour nous décharger, qu'il donne l'envie « *de vivre encore et de connaître notre histoire jusqu'à la fin* ».

FARÈS SASSINE

**SOUS L'ŒIL DE LA DIPLOMATIE FRANÇAISE, LE LIBAN DE 1946 À 1990** de Stéphane Malsagne, préface de Jean-Pierre Filiu, *Geuthner*, 2017, 338 p.

**Stéphane Malsagne au Salon :**

Conférence sur *Sous l'œil de la diplomatie française, le Liban de 1946 à 1990* le 4 novembre à 15h (Agora) / Signature à 16h (Geuthner).



D.R.

## La défaite du vainqueur

Le nouvel ouvrage de Jean-Paul Chagnollaud *Israël/Palestine: la défaite du vainqueur* est un essai politique lucide, d'une clarté remarquable, sur une question qui, malgré la succession des horreurs des autres conflits du Moyen-Orient, occupe toujours une place centrale.

Le texte est destiné à la fois aux connaisseurs, leur présentant une synthèse condensée et éloquente, rappelant des faits que l'affluence des événements fait parfois oublier, et à ceux qui souhaitent comprendre les dynamiques et les caractéristiques d'un des conflits les plus anciens et les plus complexes de notre ère.

Chagnollaud organise son essai en cinq parties :

Dans la première, intitulée « L'obsession de la force », il revient sur les guerres israélo-arabes dans leur phase étatique, puis dans le tournant de l'invasion du Liban en 1982, puis dans les confrontations entre l'armée israélienne et les organisations libanaises et palestiniennes, et finalement dans l'oppression et la violence quotidienne de l'occupation et de la colonisation. La politique de la « *puissance de feu disproportionnée* » que mettent en œuvre les Israéliens est exposée, et leurs déclarations officielles l'affichent en tant que « *dissuasion de l'ennemi* ». Les civils palestiniens (comme libanais), déshumanisés, ne comptent pas dans cette politique, et la série de guerres à Gaza (et au Sud-Liban) en a fait à maintes reprises la preuve.

Dans la seconde partie, « Tuer d'abord, négocier ensuite »,

Chagnollaud rappelle plusieurs assassinats menés par les gouvernements israéliens depuis les années 1990, leurs conséquences politiques et leur impact sur le terrain. Il montre comment ils ont contribué à la fin du processus d'Oslo dont Ariel Sharon annonça la mort dès 2002. « *Oslo n'existe plus; Camp David et Taba n'existent plus. Nous ne retournerons jamais dans ces endroits.* » (*Le Monde*, 8 septembre 2002).

La troisième partie de l'ouvrage, « À droite toute », analyse le glissement à droite de la société israélienne et de ses élites politiques, au niveau de la scène électorale, des discours idéologiques dominants, et de la radicalisation de l'opinion publique.

Quant à la quatrième partie, « Jérusalem et l'instrumentalisation du sacré », elle explique (des cartes à l'appui) comment la bataille pour cette ville prend différentes dimensions : religieuses, foncières, et démographiques. La fragmentation de l'espace de vie des Palestiniens à Jérusalem-Est, de même que le harcèlement bureaucratique qu'ils subissent, n'ont toutefois pas eu raison de leur forte « *résilience démographique* » (se traduisant jusqu'à aujourd'hui par une croissance constante).

ZIAD MAJED

**ISRAËL/PALESTINE: LA DÉFAITE DU VAINQUEUR** de Jean-Paul Chagnollaud, *Actes Sud*, 2017, 146 p.

**Jean-Paul Chagnollaud au Salon :**

Table ronde « La Palestine et le monde » le 6 novembre à 18h (salle Samir Frangié) / Signature à 19h (Antoine).

# Afghanistan, territoire disputé

Jean-Pierre Perrin est ce que l'on peut appeler un journaliste de terrain. Il arpente depuis 35 ans un grand Moyen-Orient et l'auteur de ce compte-rendu a eu plusieurs fois l'occasion de le rencontrer sur place ou à Paris.

Dans ce livre, il entreprend la narration de ses aventures afghanes depuis 1982 où il est venu d'abord comme humanitaire. Mais il renvoie à un passé des plus lointains, le passage d'Alexandre le Grand et la création du royaume du Gandhara, synthèse de la Grèce et de l'Orient dans un territoire qui est ici celui du djihadisme le plus radical. Pourtant, le souvenir d'Alexandre est partout présent dans ces vastes contrées.

Le livre est composé de reportages discontinus entrecoupés de retours en arrière et de séquences historiques plus anciennes. Il oppose ainsi ses souvenirs de séjour chez les *moujahidin* luttant contre les Soviétiques, à son expérience récente de reporter embarqué dans les troupes françaises. Il cherche aussi à marquer les continuités, non sans un certain cynisme: «*Comme à l'époque d'Alexandre, les chefs des différents groupes cherchent toujours à s'entendre, mais leurs accords ne durent jamais plus de quelques jours, semaines ou mois.*»

Après Alexandre, Gengis Khan est venu pour dévaster la région. Il a détruit les villes, mais respecté les Bouddhas de Bamiyam: «*L'histoire a été ici si lourde qu'on peut lui*



Attaque au mortier sur la garnison de Shigal Tama, province de Kunar, 1987. D.R.

prêter le dessin d'être le porte-feuille de toutes les tragédies de l'Afghanistan, passées, présentes et à venir.»

Les seigneurs de la guerre

incontestablement un très grand chef militaire et bien un islamiste contrairement à ce que prétendent ses thuriféraires occidentaux. Mais il n'a jamais su dépasser les clivages ethniques du pays.

D'autres épisodes de l'histoire sont convoqués, dont les guerres anglo-afghanes et les fameux territoires tribaux pakistanais ainsi que l'arrivée récente des intérêts économiques chinois.

En conclusion, il montre que deux raisons essentielles expliquent l'échec occidental. La première est l'extraordinaire vénalité des alliés afghans des Américains. La seconde, c'est d'avoir cru aux recettes de la contre-insurrection chère aux stratégies militaires. Cela témoigne d'une

profonde ignorance des réalités de la société afghane et des intérêts stratégiques des Pakistanais.

Ce livre s'inscrit dans la grande tradition du reportage à la française, celle par exemple d'un Albert Londres. On y retrouve la même alacrité de style et le même genre d'évocation où la puissance de la description se mêle d'ironie, d'où le plaisir de le lire.

HENRY LAURENS

**LE DJIHAD CONTRE LE RÊVE D'ALEXANDRE**  
de Jean-Pierre Perrin, Seuil, 2017, 304 p.

**Jean-Pierre Perrin au Salon:**  
Hommage à Samir Frangé le 4 novembre à 16h30 (Agora)/  
Rencontre autour de *De l'ardeur* de Justine Augier le 8 novembre à 18h (Agora)/  
Signature de *Le Djihad contre le rêve d'Alexandre* à 19h (Orientale).

# De Rebus maronitarum

C'est sur l'instigation d'Henry Laurens, professeur au Collège de France, qui percevait chaque article comme «*un joyau d'impertinence scientifique*», que cette compilation a vu le jour. L'auteur de ce recueil y revient sans complaisance sur certains dogmes de l'histoire maronite et inaugure par là un processus inédit de révision historique.



D.R.

Youssef Mouawad tombe par hasard à Lille sur un opuscule de l'archevêque Nicolas Mourad. Il y découvre la *Lettre de Saint Louis aux maronites*, faisant de leur nation une «*partie de la nation française*» et témoignant d'une intemporelle fraternité franco-maronite; mais également une déclaration attribuée à Bonaparte lors de sa Campagne de Syrie reconnaissant la francité des maronites «*depuis des temps immémoriaux*». Il n'en faut pas plus pour l'émérite avocat, qui maîtrise à perfection la méthodologie de l'historien, pour entamer son investigation et démontrer le caractère apocryphe de cette lettre et cette déclaration.

Dans cette foulée, l'analyse pertinente de trois écrits par des chrétiens libanais «*émergents*» montre que la modernité touche en premier les élites chrétiennes qui acceptent la nouvelle donne et recherchent l'intégration à un modèle de société européen, sans pour autant se

détacher de leur mode de vie oriental. La surcompensation par le «*tafar-nouj*» et le besoin des chrétiens de se distinguer est emblématique de la place qu'ils tiennent dans la société arabo-musulmane. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, leurs élites fréquentent des écoles catholiques, en particulier le Collège jésuite. L'auteur, lui-même élève des jésuites, décortique leur système d'enseignement. Il parle d'acculturation, de conditionnement, de formatage et se pose la question de savoir si la «*désorientalisation*» de l'élève au Collège a mené à sa désorientation et à son aliénéation d'avec son environnement arabo-musulman. Il finit par reconnaître que, dans ce qui paraissait comme un univers carcéral régi par des règles et un horaire draconiens, le Collège était paradoxalement «*autre-ment plus égalitaire et plus démocratique que le Mont Liban des castes ou le Beyrouth de la fortune et des belles manières*».

**Les maronites vont payer cher leur francophilie.**

D'ailleurs, les maronites vont payer cher leur francophilie sur fond de Grande guerre, d'épidémie et de famine. Un premier texte dans ce sens décrit le jeu de subtile manœuvre entre Jamal Pacha, le puissant gouverneur ottoman et le patriarche maronite Hoyek, qu'il veut à tout prix soumettre. Tout y est: menace, carotte, bâton, double langage, humiliation, surenchère de politesses réciproques simulées... La réaction du Patriarcat est révélatrice du

statut de *dhimmitude* d'une communauté à «*faible coefficient de sécularité*». Le deuxième texte est une étude magistrale consacrée à Jamal Pacha, sujet de prédilection de Youssef Mouawad. N'a-t-il pas été en ce début d'octobre 2017, sur les traces de Jamal dans le Caucase, à Tiflis, où il fut exécuté par un commando arménien? Ayant décrété un blocus alimentaire sur le Mont Liban, Jamal ne peut qu'être tenu pour responsable en grande partie de la famine qui décima plus du tiers de sa population (200 000 personnes). Cette catastrophe sera passée sous silence, car «*la misère n'est jamais héroïque*». On préfère alors commémorer les 40 «*martyrs*», toutes communautés confondues, pendus par Jamal Pacha à Beyrouth, pour leur arabisme ou libanisme. Il y aura même pour cela un litige sur le choix de la date!

Les deux derniers articles traitent des images du juif chez les chrétiens uniates et maronites au XIX<sup>e</sup> et jusqu'à 1920.

En plus d'une analyse subtile et d'un déroulé de démonstration rigoureux et captivant, la verve, la drôlerie même, et le mordant de Youssef Mouawad sont formidables tout au long de l'ouvrage!

DIMA DE CLERCK

**MARONITES DANS L'HISTOIRE** de Youssef Mouawad, L'Orient des Livres, 2017, 232 p.

**Youssef Mouawad au Salon:**  
Rencontre autour de *Maronites dans l'histoire* le 11 novembre à 19h30 (salle Andrée Chedid)/  
Signature à 20h30 (L'Orient des Livres).

# Biographie

## May Ziadé, la fée de la littérature arabe

Sur la première page de son livre consacré à May Ziadé, Darina al-Joundi a écrit: «*À May. Merci.*» L'adresse est émouvante et l'auteur s'en explique plus loin: elle estime que May Ziadé lui a sauvé la vie, que lorsqu'elle a été elle-même confrontée à l'épreuve terrible de l'enfermement, consécutif à la mort de son père, la pensée des combats de May Ziadé lui a redonné de la force et qu'elle dialoguait avec elle par-delà les murs et les années. «*J'ai décidé d'écrire l'histoire de May Ziadé pour m'aider à accepter la mienne, un peu comme une thérapie.* (...) *En plongeant dans le passé de May, je suis revenue à la vie.*»

Lorsque la famille Ziadé part pour Le Caire en 1907, la ville est en effervescence. L'Égypte est l'oasis du monde arabe, intellectuels et artistes participent à un mouvement de renaissance culturelle et un vent de liberté est en train de souffler. L'Université égyptienne voit également le jour. May Ziadé (qui s'appelle Marie et n'a pas encore choisi son prénom d'écriture, ce May qui vient de Perse et signifie le vin mais désigne aussi les fées dans la poésie arabe) va profiter avec bonheur de tout ce que Le Caire lui offre, se consacrant à ses études, à la musique et à l'écriture journalistique,

publiant très vite un premier recueil de poèmes, multipliant les rencontres avec des personnalités du monde culturel cairote. Elle entame aussi une correspondance avec Gibran Khalil Gibran dont le roman *Les Ailes brisées* l'a bouleversée et ouvre bientôt un salon littéraire qui rassemblera très vite une foule de poètes, journalistes, universitaires et écrivains. Mais le sort ne va pas être tendre avec elle: son père adoré succombe à une crise cardiaque, Gibran meurt en 1931 et un an plus tard, c'est sa mère qui décède. Ces drames successifs laissent la jeune femme désespérée, dans un état dépressif, à la merci de ses cousins paternels qui veulent leur part de l'héritage; et ce sera le début de la longue descente aux enfers. Malgré les combats féministes qu'elle a menés avec Houda Shaarawi, May s'aperçoit que sur le plan juridique, tout reste à faire; elle se trouve sans défense face aux visées machiavéliques de son cousin Joseph qui lui confisquera ses biens et la privera de sa liberté avant de la faire interner au Liban, à Asfourieh, pendant de longs mois.

«*J'ai fait un rêve dans lequel les femmes, toutes les femmes gardent la tête haute, dans lequel les femmes travaillent, des femmes dans le*



D.R.

regard desquelles on ne trouve plus ni la peur, ni la défaite, ni l'humiliation», écrit la poétesse. Elle en est loin elle-même et devra surmonter encore beaucoup d'épreuves avant de pouvoir écrire: «*Je suis libre.*» Ce seront là ses derniers mots, avant de s'éteindre le 19 octobre 1941.

Mais May Ziadé reste vivante par ses écrits et par la grâce de ce témoignage plein d'une affection sincère et d'admiration pour celle qui fut comme une grande sœur, celle qui montra la voie.

GEORGIA MAKHLOUF

**PRISONNIÈRE DU LEVANT: LA VIE MÉCONNUE DE MAY ZIADÉ** de Darina al-Joundi, Grasset, 2017, 144 p.

**Darina al-Joundi au Salon:**  
Table ronde autour de *Prisonnière du Levant* le 4 novembre à 18h (salle Samir Frangé)/  
Signature à 19h (Virgin).

# Peut-on sortir le monde arabe de la barbarie ?

**S**ymptômes morbides pose la question posée depuis toujours au monde arabe, dans le contexte où, de surcroît, elle paraît la plus saugrenue: peut-il prétendre à l'émancipation? Est-il en mesure, lui qui souffre d'inégalités et de privations colossales, d'un soulèvement qui ne prendrait pas, à terme, le visage familier du despotisme séculier ou religieux? Existe-t-il un camp démocrate capable, sur les plans de l'idéologie et de l'organisation, de produire un changement radical, durable surtout, dans



D.R.

locaux, certains chercheurs et, pour finir, une partie de la population arabe convertie aux discours qui se tiennent sur elle, Gilbert Achcar le réfute par les faits, à travers le récit des étapes et des mécanismes ayant conduit à l'échec du Printemps arabe, singulièrement en Syrie et en Égypte. Si, au moyen de la guerre ou de la répression policière, l'aspiration aux réformes a été étranglée au bénéfice d'un affrontement, selon Achcar, entre les deux barbaries symétriques que sont l'autoritarisme et l'islamisme radical, il n'y a pas lieu d'inscrire pour autant la désillusion actuelle dans un quelconque destin ou malédiction arabe.

**Il n'y a pas lieu d'inscrire pour autant la désillusion actuelle dans un quelconque destin ou malédiction arabe.**

ments, de décisions, de contrecoups mobilisant un nombre considérable de protagonistes que se trouvent les causes de la déroute. Parmi celles-ci, Achcar s'étend en particulier sur les stratégies réactionnaires des

puissances régionales et, pour le cas de la Syrie, sur les positions retorses d'Obama dont l'indécision cynique, la réticence toute hamletienne à trancher, façonnent les événements dans le sens de la catastrophe même quand il croit ne pas agir – en l'espèce, ne pas franchement armer l'opposition syrienne pour éviter que les armes ne tombent dans des mains inamicales n'a pas empêché l'État islamique de s'approprier l'arsenal américain de l'armée irakienne. Figurent enfin dans ce diagnostic historique les erreurs commises par les principaux porteurs du changement, pactisant ici avec l'ennemi, se divisant et s'alliant là avec le diable. Dire cependant que des erreurs furent commises – au lieu de s'en remettre à la fatalité ou l'essence –, c'est dire que les choses auraient pu prendre une tournure autre, qu'elles étaient et sont réversibles à l'avenir, que les raisons et le potentiel du soulèvement ne sont pas perdus. Reste à savoir, et Achcar ne peut nous le préciser, quel peuple se chargera de le ranimer.

OLIVER ROHE

**LES SYMPTÔMES MORBIDES: LA RECHUTE DU SOULÈVEMENT ARABE** de Gilbert Achcar, Actes Sud, 2017, 288p.

**Gilbert Achcar au Salon:**  
Table ronde autour de *La Révolution tranquille* de Samir Frangé le 4 novembre à 18h (Agora)/  
Table ronde «*Aux origines du mal arabe*» le 10 novembre à 19h30 (Agora)/  
Signature de *Les Symptômes morbides* à 20h30 (L'Orient des Livres).

# Roman

## Emprisonnés dans le conflit israélo-palestinien



© Fanny Dion

**C**ofondateur avec Pierre Rabbi du mouvement «*Colibris*», Cyril Dion est surtout connu parce qu'il a écrit et co-réalisé avec Mélanie Laurent le film *Demain* qui a obtenu le César du meilleur film documentaire en 2016. Mais ce militant écologiste né en 1978 a également travaillé pour la fondation «*Hommes de parole*» et a participé à l'organisation des Congrès mondiaux des imams et rabbins pour la paix. Il a commencé à écrire son roman *Imago* en 2006, alors qu'il voyageait beaucoup dans les territoires occupés. Il y rencontrait, dit-il, de nombreuses personnes qui vivaient des situations d'enfermement: enfermement dans une trajectoire de vie, dans un contexte géopolitique et historique, dans un territoire, mais enfermement aussi dans des croyances religieuses ou dans la souffrance, souvent héritée des parents ou de l'histoire familiale. Et cet enfermement était à

la source de leurs peurs, peur de l'autre, peur de disparaître. Des personnages ont alors émergé, auxquels Dion a décidé de donner vie dans un roman, un roman qui parle de la possibilité de reconquérir sa liberté, d'accéder à soi-même, de tracer son propre chemin.

Les quatre personnages du roman ont en commun d'être prisonniers de leurs certitudes et bouleversés d'une manière ou d'une autre par le conflit israélo-palestinien. Khalil est plein de désespoir, de rage et d'humiliation. Embrigné par le mouvement islamiste, il quitte la Palestine pour commettre en France un attentat-suicide. Son demi-frère Nadir, pacifiste, se lance à sa poursuite avec un seul objectif: tenter d'éviter le pire. C'est à Paris qu'ils vont croiser la route de Fernando, fonctionnaire d'une institution internationale, qui a traîné ses basques et ses tableaux Excel en Palestine. Un être sec, qui se réfugie dans la littérature pour échapper au monde des humains. Et puis il y a Amandine, qui cherche désespérément l'amour après s'être épuisée dans l'action humanitaire – croyant sauver le monde alors qu'elle essayait seulement de réparer ses propres manques, de colmater ses failles.

Malgré l'extrême complexité du problème abordé, Cyril Dion propose une trame sobre et efficace: une succession de dominos empilés entre la Palestine et Paris, entre Rafah et le boulevard Barbès, et qui s'effondrent les uns sur les autres à un rythme soutenu.

*Imago*, le titre, fait référence au stade final de la mutation. Parce que tous les personnages sont emprisonnés comme l'est une larve dans son cocon et que leur trajectoire vise à essayer de s'arracher hors du cocon pour devenir papillon, pour devenir eux-mêmes. Dans les dernières lignes du roman, Nadir se met à courir. «*Doucement d'abord, puis de plus en plus vite. Son corps n'était plus délimité par sa peau et l'air dans lequel il évoluait le brûlait. Sa présence se fondait parmi les particules qui volaient autour de lui. La douleur était une porte béante. Ou peut-être une fenêtre...*»

G. M.

**IMAGO** de Cyril Dion, Actes Sud, 2017, 224 p.

**Cyril Dion au Salon:**  
Projection du film *Demain* le 4 novembre à 16h (salle Montaigne-Biel)/  
Rencontre autour de *Imago* le 5 novembre à 18h (Agora)/  
Signature à 19h (Antoine).

Parce qu'il existe plusieurs degrés dans le pardon, Éric-Emmanuel Schmitt a rédigé non pas une mais quatre histoires qui se complètent et abordent ce sujet sous un aspect différent, de sorte que l'on n'a jamais le sentiment de lire quatre fois la même histoire. Plutôt que de se contenter d'opposer naïvement ceux qui pardonnent et ceux qui ne pardonnent pas, Schmitt pousse son exploration des sentiments humains beaucoup plus loin et analyse les raisons pour lesquelles on pardonne. Quelle que soit sa nature, le pardon demeure la meilleure réponse possible.

*La Vengeance du pardon* est un titre qui associe deux mots que tout oppose. Il est à l'image des personnages de chaque histoire : des personnages que tout oppose, en apparence ; manichéens, en apparence ; des personnages pourtant très nuancés qui évoluent au fil des

## Éric-Emmanuel Schmitt croit en l'homme

pages pour nous convaincre que nul n'est jamais complètement noir ni tout à fait blanc.

Certains réussissent à se racheter, à s'humaniser : ceux-là avaient été pardonnés avant. Ce n'est pas

**Le pardon ne supprime pas le passé mais ouvre les portes de l'avenir.**

parce qu'un coupable change qu'on lui pardonne, c'est parce qu'on lui pardonne qu'il change. L'accent est ainsi mis sur le pouvoir rédempteur du pardon qui permet de faire ressortir ce qu'il y a de meilleur en chacun. De fait, nul n'est, a priori, irrécupérable. Après *La Nuit de feu* qui relate la conversion de Schmitt dans le désert et dont le sous-titre pourrait être « *Je crois en Dieu* », il nous livre un ouvrage dont le sous-titre pourrait être « *Je crois en l'homme* ».



© Roberto Frankenberg

Entre le récit autobiographique qu'est *La Nuit de feu* et *La Vengeance du pardon*, il a publié *L'Homme qui voyait à travers les visages* : un ouvrage où Schmitt

incarne son propre personnage et révèle beaucoup de lui-même. Se serait-il à nouveau retiré de ses livres ? Rien n'est moins sûr... Certes, il semble être le grand

absent de *La Vengeance du pardon*, mais n'en est que plus présent : dispersé, dissimulé mais que l'on devine, traitant un sujet qui lui tient à cœur... L'on y retrouve, reconnaissable entre mille, cette lumière qui traverse l'œuvre de Schmitt.

Il déjoue le piège du discours moralisateur. Nullement précheur du dimanche, il n'est qu'un conteur d'histoire ; mais un conteur chevronné qui tire les ficelles de cet art avec une dextérité remarquable, au point de nous livrer un récit bien plus prenant qu'un roman policier. Un de ces récits qui vous arrachent littéralement à votre quotidien et vous donnent le sentiment de vivre une autre histoire bien plus que votre propre vie...

L'auteur réussit à créer un suspense psychologique qui maintient le lecteur en haleine jusqu'à la dernière

page, laquelle n'est jamais décevante ! Schmitt accorde, en effet, un soin tout particulier à la sortie de scène de ses personnages, au point qu'il faut parfois attendre les dernières lignes pour que soit révélé le sens de l'histoire toute entière. Ce qui donne envie de la relire aussitôt à la lumière d'un dénouement qui éclaire tout un parcours d'un jour nouveau.

*La Vengeance du pardon* n'est pas de ces livres qui vous font passer le temps et ne vous apportent rien. Sous le prétexte de faire plaisir, il plonge le lecteur à l'intérieur de ses pages, en fait un personnage à la recherche du rôle qu'il aurait pu jouer, une conscience qui se demande ce qu'elle aurait fait à la place de... L'air de rien, c'est un livre qui nous pousse à réfléchir et nous rend meilleurs.

LAMIA EL-SAAD

**LA VENGEANCE DU PARDON** d'Éric-Emmanuel Schmitt, Albin Michel, 2017, 336 p.

**Éric-Emmanuel Schmitt au Salon :** Rencontre le 10 novembre à 19h30 (salle Montaigne) / Signature à 20h30 (Virgin).

## Récits

### À la mémoire d'une femme jardin

La mort des parents est un crève-cœur, quel que soit l'âge auquel on les perd. Écrire cette mort, que ce soit pour la tenir à distance, la confronter ou rendre un ultime hommage à cette part à la fois charnelle et spirituelle de soi que sont le père et la mère, est un exercice délicat. Funambule sans filet, plongeur sans scaphandre, somnambule de la plus longue nuit, Alexandre Najjar s'était déjà soumis avec brio, dans *Le Silence du ténor*, à ce travail d'écriture qui ne supporte aucun artifice littéraire, blanc, fidèle, tout de tendresse objective, dédié à la mémoire de son père. Aujourd'hui sa mère est morte. Il l'appelait « *Mimosa* », un mot dérivé de maman. Mais Najjar n'a rien de *L'Étranger* de Camus dont l'entame fait toujours scandale – y a-t-il plus scandaleux que la mort d'une mère ? Et si Camus se promène dans ces souvenirs souriants, c'est que Mimosa en était une fervente lectrice et critique, auteure d'un exposé remarqué sur son œuvre qu'elle donna lors d'une soirée littéraire à l'attention de ses camarades en faculté de Droit.

Ce nouveau récit, *Mimosa*, n'est ni épithète, ni élégie, ni oraison. Mimosa est prétexte à un hommage discret, un témoignage attachant qui renvoie chaque lecteur à sa propre histoire et ressuscite d'un même geste l'histoire d'une ville et de toute une société. Si Najjar tutoie la mère absente, c'est uniquement pour prolonger avec elle une conversation d'âme à âme. S'il relate sa vie avant lui, et sa vie avec elle, c'est pour préserver dans les mots devenus reliques ces quelques temps forts qui

font une existence et qui, mis bout à bout, semblent bien minces, n'étaient leur densité. « *Ceci est une histoire vraie* », signale l'avis de l'éditeur. Écrite quasiment d'une seule traite, qui plus est, comme le souligne la citation de Modiano en exergue : « *Ce n'est pas ma faute si les mots se bousculent. Il faut faire vite, ou alors je n'en aurai plus le courage.* »



Sous le signe du mimosa se profile la personnalité délicate d'une femme née à Beyrouth sous le mandat français, de père médecin. Fruit de l'éducation stricte donnée aux jeunes filles de son époque, Mimosa révélera, dans l'épreuve, une exceptionnelle force de caractère. Tout au long du récit, Najjar, par ailleurs auteur d'un *Dictionnaire amoureux du Liban*, reconstitue avec érudition le décor, l'atmosphère et le tempo de la ville avant la guerre. Il déchiffre à travers les lectures de Mimosa, Sartre et Beauvoir, et ses musiques, Brassens ou Ferré toute une culture subversive pour son époque, la rébellion secrète d'une jeune fille qui deviendra un jour sa mère. Et quelle mère ! De son union avec l'homme qui aperçut en elle son âme sœur presque au premier regard (et de loin !), naquirent un premier fils, l'auteur, et trois paires de jumeaux dont une dernière malheureusement tronquée par la mort de l'un des deux bébés. Six enfants en quatre ans ! Le ventre de Mimosa est un vrai jardin. Alexandre, comme tout aîné, lui enseigne la maternité. Elle s'y investit avec bonheur, apprend à l'enfant l'écriture et la lecture en marge de l'école, et c'est pour la rendre fière qu'il progresse. Avec le temps, écrire ressemblera de plus en plus à un témoignage de complétude filiale et demeurera le plus précieux des cadeaux.

Dans la vie de Mimosa, avec son exceptionnelle charge d'âmes, la guerre agit comme un révélateur. C'est une expérience aussi tragique que loufoque où il faut faire preuve d'organisation, de sang froid et d'un sacré talent de gestionnaire. Gérer six enfants en donnant à chacun sa place entière, tant dans son cœur que dans son emploi du temps, nécessite du talent. Et Mimosa est en ce sens une artiste. « *Aujourd'hui maman n'est pas morte* », termine l'auteur. Comment le serait-elle avec ce cœur multiple, cette vie éclatante qui pulse entre les pages, et l'amour intense et pudique de celui qu'elle appelait « *Mon* », qui l'appelait « *Ma* », ce ténor qu'elle a rejoint, on voudrait le croire, pour l'éternité.

FIFI ABOU DIB

**MIMOSA** d'Alexandre Najjar, Les Échelles, 2017, 136 p.

**Alexandre Najjar au Salon :** Rencontre autour de *Mimosa* le 11 novembre à 18h (salle Samir Frangié) / Signature à 19h (Antoine). À noter aussi une Lecture de textes de l'auteur par le comédien Stanley Weber, accompagné au piano par Nicolas Chevereau le 7 novembre à 20h30 (Hôtel Al-Bustan).

### Auteur en collecte d'histoires



© Collection Medawar / Fondation arabe pour l'image

En janvier dernier, François Beaune a publié un roman intitulé *Une Vie de Gérard en Occident*, qui relate l'histoire d'un ouvrier vendéen dans la France contemporaine. Conte rabelaisien, entièrement narré par un personnage éponyme gouaillier, drôle et plein de verve, l'ouvrage s'inspire des récits de sa vie qu'un homme a faits à l'auteur, lors d'une résidence de ce dernier en Vendée. Afin de restituer l'ambiance des événements rapportés (et évidemment arrangés pour devenir un roman), François Beaune a réinventé une langue populaire à laquelle il donne en même temps une saveur littéraire particulière. Mais pour la composition de son livre, Beaune s'est également inspiré d'un lecture en marge de l'école, et c'est pour la rendre fière qu'il progresse. Avec le temps, écrire ressemblera de plus en plus à un témoignage de complétude filiale et demeurera le plus précieux des cadeaux.



D.R.

d'avril et mai 2016. Durant cette période, il a donc effectué un grand nombre d'enregistrements dans nombre de régions du pays, enregistrés à partir desquels il a choisi le thème de la famille, au sens large (famille, clan, appartenance communautaire) pour écrire un ouvrage à paraître et qui s'intitulera *L'Esprit de famille, 77 positions libanaises*. Constitué d'une succession de récits divers qui ont été directement racontés à l'auteur, le livre trace un portrait de la manière avec laquelle les Libanais, mais également les réfugiés, syriens ou palestiniens, vivent leurs appartenances à leur famille, à leur région ou à leurs communautés religieuses, comment ils tentent d'en justifier les archaïsmes et la manière avec laquelle ils luttent pour en sortir. Les récits d'itinéraires individuels, renvoyant souvent à des souvenirs anciens, aussi bien que des anecdotes ponctuelles mais très révélatrices d'un mode d'être au monde, sont par ailleurs émaillés de quelques brèves réflexions et citations sur le concept de famille, de clan ou de communauté, et remplace le cas du Liban dans un ensemble plus vaste, tout en lui conservant sa spécificité.

*L'Esprit de famille, 77 positions libanaises* sera publié par les éditions Elyzad, basées à Tunis, et traduit en arabe par les éditions Snoubur Bayrouth en collaboration avec la Maison internationale des écrivains à Beyrouth. Les deux ouvrages seront publiés simultanément, et bénéficieront d'un lancement conjoint en France, au Liban et en Tunisie, dans une tentative de faire dialoguer véritablement les mondes de l'édition et du livre dans ces trois régions du monde méditerranéen.

CHARIF MAJDALANI

**UNE VIE DE GÉRARD EN OCCIDENT** de François Beaune, Verticales, 2017, 286 p.

À paraître : **L'ESPRIT DE FAMILLE, 77 POSITIONS LIBANAISES** de François Beaune, Elyzad, 2018.

**François Beaune au Salon :** Rencontre sur les histoires vraies de la Méditerranée : les histoires récoltées au Liban, le 5 novembre à 19h30 (salle Samir Frangié) / Signature à 20h30 (Stéphan).

### Beyrouth, femme de livres

À part la présomption abusive que nul autre qu'elle à Beyrouth n'a entendu parler du poète Novalis ou que personne n'y a lu *Le Guepard* de Lampedusa, l'inclassable héroïne du romancier anglophone libanais Rabih Alameddine laisse chez le lecteur des empreintes bien plus profondes que les traces de son écriture sur ses manuscrits inondés dans cet appartement où la « fuite » d'eau n'est peut-être pas la plus dramatique des béances existentielles. La recherche de la différence, voire de la supériorité comme gage de reconfort dans la capitale libanaise dévastée par la guerre, n'a jamais été un désir caché chez Aliya Saleh, 72 ans : « *Je suis unique, un individu, pas seulement particulier mais extraordinaire*. » Ainsi, il en faut des ressources psychologiques et... littéraires pour survivre dans la ville victime d'une suite de conflits, guerres et autres menaces dont les échos résonnent en premier dans l'immeuble habité, quasi hanté par quatre ou cinq veuves ou vieilles filles qui incarnent le désarroi et les résistances d'une humanité de tout bord face aux ravages du temps.



© Saez Pascal / Sipa

Marie-Thérèse, Joumana, Fadia, pathétiques, nostalgiques ou suicidaires, et surtout Aliya aux cheveux bleus. Mariée pour un petit laps de temps, fille unique d'un père très tôt parti, comme tous les hommes dans ce roman où ils font de brèves apparitions où présentent une pâle figure, en difficulté avec ses demi-frères et sœurs, éloignée de sa mère sénile, libraire presque bénévole mais avant tout grande dévoreuse de livres devant l'Éternel : « *Mon corps est plein de phrases et de moments, mon cœur resplendit de charmantes tournures de phrases* (...). » Elle a la nostalgie des promenades de Marcel du « *côté de chez Swann* » ou de la façon « *dont Charles Kinbote surprend John Shade pendant qu'il prend un bain, pour la façon dont Anna Karenine est assise dans le train* ».

« **Mon corps est plein de phrases, mon cœur resplendit de charmantes tournures de phrases.** »

Et pourtant Alameddine en raconte de ces petites histoires qui cimentent la stature de son personnage : le jeune aide libraire palestinien, la nièce redécouverte, le destin dramatique de Hannah et puis ces cheveux bleus qu'Aliya finit par couper à ras et l'inondation finale qui noie le travail d'une vie... C'est qu'on a oublié de vous dire que la résidente du Beyrouth en guerre est surtout traductrice, elle allume le jour de l'an deux bougies à Walter Benjamin et entame une nouvelle traduction vers l'arabe d'une œuvre écrite ni en français ni en anglais (les deux langues qu'elle connaît en bonne libanaise scolarisée). Puis elle range ses manuscrits jusqu'à ce que l'eau domestique les ravage puisque pour elle, « *traduire* (d'une langue qu'elle ne connaît pas) et ne pas publier, voilà sur quoi (elle) mise (sa) vie ».

Elle les connaît tous et les cite sans arrêt, comme si, mises bout à bout, leurs phrases forment le fil conducteur, le seul valable dans la vie de cette « *unnecessary woman* » (titre original en anglais) qui dort avec un fusil d'assaut AK-47 à la place d'un mari. Son bastion de défense est cette chambre bourrée de volumes en piles, en rayonnages ou en caisses rappelant quelque part la chambre secrète de Moustapha Said dans *Saison de la migration vers le Nord* du Soudanais Tayyeb Saleh.

Les livres consolent et font vivre, un peu la mort du pauvre de Baudelaire et puis on les sort à point nommé pour affronter l'horreur : « *Il fallait bien que quelqu'un lise La Terre vaine d'Eliot tandis que la leur de Sabra en feu illuminait la ligne des gratte-ciel de Beyrouth*. » La mort et la littérature tissent ainsi leur rencontre et leur complicité le long de ces 330 pages.

Ce roman peut errer sans boussole, au gré de ces mots d'auteur qui parfois taquinent, il a beau colporter sur Beyrouth certains clichés usés par le fait que la ville ne soit pas morte sous le coup des guerres répétées (« *Beyrouth a survécu pendant des milliers et des milliers d'années, en écartant ses superbes jambes pour toute armée reniflée au loin*. »), il n'en fait pas moins de cette femme un portrait d'une humanité saisissante, sans pathos, on imagine une Simone Signoret dans sa mure splendeur. Un moment rare, intense, insoutenable est atteint avec la visite d'Aliya à

cette mère qu'elle croyait connaître moins que les personnages de ses romans chéris, elle lui lave les pieds, lui coupe les ongles et la contemple : « *Tel un ruisseau constipé durant les mois d'été, la bave du sommeil coule tranquillement par intermittence de la commissure gauche de sa bouche lâche, tandis que sa tête tombe, côté sud-est*. »

Et pourtant Alameddine en raconte de ces petites histoires qui cimentent la stature de son personnage : le jeune aide libraire palestinien, la nièce redécouverte, le destin dramatique de Hannah et puis ces cheveux bleus qu'Aliya finit par couper à ras et l'inondation finale qui noie le travail d'une vie... C'est qu'on a oublié de vous dire que la résidente du Beyrouth en guerre est surtout traductrice, elle allume le jour de l'an deux bougies à Walter Benjamin et entame une nouvelle traduction vers l'arabe d'une œuvre écrite ni en français ni en anglais (les deux langues qu'elle connaît en bonne libanaise scolarisée). Puis elle range ses manuscrits jusqu'à ce que l'eau domestique les ravage puisque pour elle, « *traduire* (d'une langue qu'elle ne connaît pas) et ne pas publier, voilà sur quoi (elle) mise (sa) vie ».

Une admirable femme de papier.

JABBOUR DOUAIHY

**LES VIES DE PAPIER** de Rabih Alameddine, traduit de l'anglais par Nicolas Richard, éditions Les Échelles, 2016, 335 p.

**Rabih Alameddine au Salon :** Table ronde autour de *Les Vies de papier* le 4 novembre à 19h30 (Agora) / Signature à 20h30 (Orientale).

### L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI, GEORGIA MARKHOUE, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAIHY, RITTA BADDOURA.

Coordination générale : HIND DARWISH  
Secrétaire de rédaction : ALEXANDRE MEDAWAR

Correction : YVONNE MOURANI

Contributeurs : ZEINA ABIRACHED, TAREK ABI SAMRA, FIFI ABOU DIB, VÉRONIQUE AULAGNON, LAURENT BORDERIE, DIMA DE CLERCK, NICOLAS DOT-POUILLARD, RALPH DOUMIT, LAMIA EL SAAD, KARIM ÉMILE BITAR, MARWAN HAMADÉ, WILLIAM IRIGOYEN, HENRY LAURENS, ZIAD MAJED, OLIVIER ROHE, BLANDINE YAZBECK.

E-mail : LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM  
Supplément publié en partenariat avec les librairies Antoine et Dergbam.

lorientlitteraire.com

## Les romanciers invités

Parmi les romanciers invités cette année, on compte de grands noms de la littérature, mais aussi des écrivains prometteurs. Les lecteurs pourront rencontrer entre autres : Éric-Emmanuel Schmitt (Cf. p. 7) ; Leïla Slimani, (Cf. p. 3) ; Daniel Rondeau, ami fidèle du Liban, ancien ambassadeur et auteur de nombreux romans et d'essais sur les villes méditerranéennes qui vient d'obtenir le Grand Prix du roman de l'Académie française pour *Mécaniques du chaos*, paru chez Grasset (rencontre le 10 à 19h30 salle Chedid et signature chez Stéphane à 20h30), un roman puissant qui « représente la somme de ses engagements littéraires et personnels » ; Alexandre Jardin, romancier célèbre (*Le Zèbre, Fanfan...*) qui s'est aussi illustré par son action en faveur de la lecture et par son engagement politique, et qui vient de publier un ouvrage saisissant sur sa mère, une femme hors norme, qui ose tout, et qui s'impose comme l'antidote absolu de notre siècle timoré (*Ma Mère avait raison* chez Grasset, rencontre le 4 à 20h30, salle Chedid, et signatures chez Virgin le 4 à 19h30 et le 5 à 17h, et chez Sored le 6 à 18h) ; l'écrivain et critique littéraire Jean-Claude Perrier qui, après un livre remarqué sur Malraux (*Malraux et la reine de Saba*), publie chez Belfond *Indian Paludes*, un ouvrage inventif qui nous fait découvrir l'Inde d'André Gide, pays qui a fasciné l'auteur des *Faux-monnayeurs* bien qu'il ne l'ait jamais visité (signature des deux livres chez Antoine le 6 à 18h30) ; Florence Noiville (Cf. p. 3) ; Bernard Thomasson, qui signera *Les Fantômes du 3<sup>e</sup> étage*, un huis clos à Miami, véritable hymne à l'amitié (le 5 à 17h30 chez Virgin) ; Caroline Laurent, qui retrace dans son livre *Et soudain, la liberté* le parcours de deux battantes : Évelyne Pisier et sa mère (rencontre le 4 à 19h30 à l'Agora, puis signature à la librairie Orientale) ; Pierre Adrian, lauréat du prix des Deux Magots et du prix François Mauriac de l'Académie française, qui signera son roman *Des âmes simples*, qui lui a valu cette année le prix Roger Nimier (rencontre le 4 à 19h30 à la salle Chedid, modérée par André Bonet, puis signature à la librairie Orientale) ; Cyril Dion (Cf. p. 6) ; et François Beaune (Cf. p. 7).

## Les romanciers libanais présents

Les romanciers libanais seront également présents en force, avec Rabih Alameddine, écrivain anglophone de renom, lauréat du prix Femina étranger 2016 (Cf. p. 7) ; Jabbour Douaihy (Cf. p. 3) ; Alexandre Najjar, (Cf. p. 7) ; Charif Majdalani, (Cf. p. 3) ; Ezza Agha Malak, qui fait l'objet d'un ouvrage sur son œuvre (signature le 5 à 17h30 chez Le Point) ; Darina al-Joundi, (Cf. p. 6) ; Hyam Yared qui dédicacera ses livres chez Virgin, le 10 à 19h) ; Jocelyne Awad qui, après une longue absence, nous revient avec un passionnant roman historique, intitulé *La Melkite* (le 11 à 17h chez Antoine), Nabil Malek, auteur de *La reine de Beyrouth* (signature le 5 à 17h chez Antoine) ; Maya el-Hajj dont le roman *Burkini* a fait couler beaucoup d'encre (signature le 11 à 19h chez Virgin) ; rencontre à l'Agora à 20h45 en présence de Najwa Barakat et Dima Hamdan, modérée par Mohamad Nasreddine) et Youmna el-Eid, qui signe *Hors les voiles* (le 5 à 17h chez Antoine).

D'autres écrivains libanais talentueux, dont certains débutants et prometteurs, seront également présents. On en citera : Karim Tabet (qui signe son second roman *Fleur de lys, fleur d'ébène* chez Antoine le

## Des plumes libres pour vaincre les ténèbres

En ces temps sombres que vit le monde arabe, cette 24<sup>e</sup> édition du salon du livre francophone de Beyrouth dédiée à la mémoire de l'intellectuel Samir Frangié, constitue la meilleure réponse à l'obscurantisme et au fanatisme. Demandez le programme !

10 à 19h) ; Nada Raad (*Le Jour où l'agave crie*, signature chez Antoine le 4 à 17h) ; Mounira Abizeid (*Le retour à la genèse*, le 9 à 16h chez Virgin) ; Youssef Germanos (qui signe son premier roman, *Petites morts à Beyrouth*, le 9 à 18h30 chez Antoine) ; Dimitri Nasrallah (qui signe son deuxième roman, *Niko*, chez Antoine le 4 à 18h30 et le 8 à 19h) et Mark Doumet (*Flashback*, le 5 à 17h chez Antoine), pour ne citer qu'eux, sans oublier le bel ouvrage collectif *L'Amour à 100 mains*, édité par Noir Blanc et Caetera, qui propose « la plus longue lettre d'amour » rédigée par cent personnes selon la technique du « Cadavre exquis » (signature chaque jour à partir de 16h sur le stand de la maison d'édition).

## Les essayistes en force

Au rayon des essais ou témoignages, les auteurs sont légion. On en citera : Dominique Wolton, qui vient de publier un livre de dialogues avec le pape François, intitulé *Politique et société* qu'il présentera le 4 à 20h30, salle Montaigne du Biel (signatures chez Antoine le 4 à 21h15 et le 5 à 18h30) en présence de Issa Gorayeb et Paul Khalifé ; Henry Laurens, auteur de *Les Crises d'Orient et L'Orient dans tous ses états* (table ronde le 8 à 19h salle Frangié puis signature chez la librairie Orientale) ; Georges Corm, auteur de *La Nouvelle question d'Orient* (rencontre le 6 à 19h15 animée par Karim Bitar, puis signature chez Le Point) ; Fawwaz Traboulsi, (Cf. p. 5) ; Dominique Eddé, (Cf. p. 5) ; Alain Gresh (qui évoquera avec Antoine Courban et Rita Bassil « le rôle des intellectuels dans notre monde », le 9 à 19h45, salle Montaigne du Biel, avant de signer son dernier livre chez Stéphane) ; Jean-Paul Chagnollaud (Cf. p. 5) ; Gilbert Achkar (Cf. p. 6) ; Bachir el-Khoury, auteur d'un essai intitulé *Aux origines du mal arabe* (Actes Sud/L'Orient des livres) qu'il présentera le 10 à 19h30 à l'Agora et qu'il signera ensuite au stand de l'Orient des livres ; Jean-Pierre Perrin (Cf. p. 6) ; Jad Hatem (*Qu'est-ce que la religion ? et Gibran et l'initiation mystique* le 10 à 18h chez Le Point) ; Georges Labaki, auteur d'une *Anthologie de la littérature libanaise d'expression française* (le 10 à 17h chez Antoine) ; Christian Reille (*Un Jésuite en terre d'Islam*, signature chez Stéphane le 4 à 18h) ; Jana Jabbour (*La Turquie, l'invention d'une diplomatie émergente*, signature chez Le Point le 4 à 19h) ; Antoine Assaf (*Poetica belli : méditations sur l'âme du guerrier*, rencontre le 7 à 19h30, salle Frangié, puis signature chez Le Point) ; Nicole Saliba-Chalhoub (*Du Mal-être dépressif au dépassement artistique : Mal et écriture du mal*, signature le 11 à 19h30, Noir Blanc Et Caetera) ; Dédé Hourani (*La Philosophie de l'art et de l'esthétique*, le 11 à 19h, chez Antoine) ; Carla Aramouni (*Lueurs d'êtres*, signature le 10 à 17h) ; Dr Sami Richa (*Trois dont un de plus : table ronde le 8 à 16h30, salle Chedid*, puis signature chez Le Point) ; Lamia Ziadé (*Ma très grande mélancolie arabe*, le 4 à 18h30 et le 8 à 17h chez Antoine), et bien d'autres encore.

D'autres essais nous parleront de

diplomatie, comme *Sous l'œil de la diplomatie française, le Liban de 1946 à 1990* de Stéphane Malsagne (Cf. p. 5), des maronites, comme *Le Latin des maronites*, important ouvrage collectif dirigé par Mireille Issa (présentation le 12 à 16h30 à l'Agora avec Frédéric Alpi et Hoda Mattar Nehmé, puis signature chez Geuthner) et *Les Maronites dans l'histoire* de Youssef Mouawad (Cf. p. 6) ; des relations du pape Jean-Paul II avec le Liban (*Les Prières de Jean-Paul II pour le Liban* de Naji Kozaily, le 5 à 18h30 chez Antoine) ; de Dieu (*Le Monothéisme, le pouvoir et la guerre : Une brève histoire de Dieu d'Ibrahim Tabet* : rencontre le 7 à 18h, salle Frangié, puis signature chez Antoine) ; de la Syrie, avec les ouvrages de deux journalistes qui se distinguent par leur grand courage et leur rigueur : *Les Passeurs de livres de Daraya* de Delphine Minoui (rencontre le 4 à 20h45 à l'Agora et signature à 19h30, puis le 6 à 18h30 au stand de la librairie Orientale) et *De l'ardeur, histoire de Razan Zaitouneh, avocate syrienne* de Justine Augier (signature le 8 à 19h chez Virgin) ; de la Méditerranée, comme ces deux ouvrages collectifs : *La Méditerranée d'Edmond Duthoit, archéologue et architecte*, présenté par Lucie Bonato (le 5 à 15h15, puis signature chez Geuthner), et *Méditerranée, moralisation, démocratisation, Hommage à Paul Vieille* (Cf. p. 2) ; d'archéologie, comme *La Divine machinerie, l'invention du Temple au Moyen-Orient* de Julien Chanteau (présentation le 11 à 15h15, puis signature chez Geuthner) ; de Beyrouth (*Le Wakf de Beyrouth à l'époque ottomane d'Aurore Adada* signature le 6 à 18h chez Stéphane) ; des Arméniens, avec *Les Arméniens du Liban, cent ans de présence* (table ronde à la salle Montaigne du Biel avec Lévon Nordiguiyan, Vahé Tachjian, Henry Laurens, Boutros Labaki et Christine Babikian Assaf, le 10 à 18h, salle Montaigne du Biel, puis signature des auteurs, stand PUSJ) ; de droit international (*Justice internationale. La parole est à la défense* de François Roux, table ronde le 5 à 18h, salle Frangié ; signature le 5 à 17h30 chez Le Point et à 19h au stand de l'ASP) ; ou tout simplement des passions de leur auteur, comme l'étonnant *Deux passions au service du Liban* de Salim Eddé (rencontre le 4 à 14h30, salle Chedid), ou bien *Entre deux pas* de la grande chorégraphe Georgette Gébbara (signature le 7 à 18h30 chez Antoine).

Au rayon des beaux-livres, on citera *Djrbahood, le musée de street art à ciel ouvert*, le superbe album de Mehdi Ben Cheikh (qui participera à une table ronde autour du thème « Espace public, Espace de dialogue », le 5 à 19h30, salle Andrée Chedid) ; *L'Histoire du papier-monnaie libanaise 1919-1964*, un livre

instructif et fort bien documenté signé Wissam Lahham et Tony Anka (conférence de W. Lahham le 8 à 19h30, salle Chedid, et signature à 18h30 au stand Dergham) ; *ALEP : À elles eux paix* de Ammar Abd Rabbo (signature le 6 à 20h30, stand Noir Blanc Et Caetera), recueil de photos saisissantes sur une ville martyre ; et *Amchit : 1860-1960* du photographe Bassam Lahoud (le 11 à 17h chez Antoine).

## Rencontres et tables rondes

Outre les rencontres avec les auteurs appelés à évoquer leurs œuvres, et les débats sur la traduction (Cf. p. 4), de nombreuses conférences et tables rondes autour des sujets les plus variés sont prévues. On en citera quelques-unes, en renvoyant le lecteur, pour le reste, à la brochure et au site Web du Salon : « *L'Orient Express*, témoin critique d'un entre-deux-guerres » (le 10 à 16h30 à l'Agora), hommage à la revue créée par Samir Kassir ; « Raconter Beyrouth à travers les cafés » (le 11 à 16h30, suivie d'une signature à 17h45, par les auteurs du livre, au stand Noir Blanc Et Caetera) ; « Les médias publics au Liban », avec Camille Ménassa et Salim el-Sayegh, modérée par Youmna Chakar Ghorayeb (le 11 à 19h30 à l'Agora) ; « L'avenir de la francophonie » par l'écrivain et chercheur franco-algérien Slimane Zeghidour (le 4 à 15h, salle Frangié) ; un hommage à François Dagognet (« Le sens des objets ») avec la participation d'Antoine Messarra, Odette Barbero, Mohamad K.Salhab et Jean-Claude Beaune (le 6 à 18h, salle Chedid, puis signature des auteurs des *Mélanges* qui lui sont dédiés, chez Le Point) ; « Repères phallogocentriques et écriture au féminin » avec Ezza Agha Malak, Khalil Abourjeily, Emy Fiaani, Ghada Samrout, modérée par Karen Boustani (le 5 à 16h30, salle Chedid) ; « Deux monastères du Mont-Liban : Mar Challita et Mar Chaaya, histoire et architecture », avec Sabine Mohasseb Saliba, Ray Jabre Mouawad, Raffi Gergian, Joseph Rustom et Lévon Nordiguiyan (le 6 à 19h30, salle Chedid, puis signature au stand PUSJ) ; « Les Syriques : 2000 ans d'histoire », avec François Briquel Chatonnet et Muriel Debié, modérée par Frédéric Alpi (le 11 à 16h30, salle Montaigne du Biel) ; « Le rôle des arts dans le recouvrement de la mémoire de la guerre », avec Ramy Zein, Charif Majdalani, Carla Calargé et Hyam Yared, modérée par Malaké Chaoui (le 10 à 18h, salle Chedid) ; « Du nouveau sur l'ancienne Tyr » avec Pierre-Louis Gatier (qui signera *Sources de l'Histoire de Tyr II*, au stand de l'IFPO le 4 à 17h30) et Léon Nordiguiyan (le 4 à 16h30, salle Frangié) ; « Peut-on juger une culture » avec Gilles Hobeika.

Trois pays voisins feront l'objet de débats animés : la Syrie, avec une table ronde intitulée « La troisième voix syrienne » réunissant Ammar Abd Rabbo et Delphine Minoui (le 6 à 19h30, salle Montaigne du Biel), et une autre dédiée à l'avocate et militante syrienne disparue Razan Zaitouneh, avec Justine Augier, Jean-Pierre Perrin et Farouk Mardam Bey, modérée par Ziad Majed (le 8 à 18h, Agora) ; la Palestine, avec une table ronde intitulée « La Palestine et le monde » (le 6 à 18h, salle Frangié) ; et la Turquie (« La Turquie : l'invention d'une diplomatie émergente, avec Jana Jabbour et l'ambassadeur Nassif Hitti, le 4 à 18h, salle Chedid).

Enfin, quatre rencontres à caractère économique ou fiscal sont prévues : « Mondialisation et rôle du dollar » avec Fouad Khoury-Hélou et Sybille Rizk (le 11 à 18h, salle Montaigne du Biel), « Les enjeux fiscaux à l'ombre des nouvelles réglementations internationales » avec Karim Daheer, Adib Tohmé et Xavier Isaac, modérée par Sybille Rizk (le 11 à 20h45, salle Chedid), « Commerce et marché dans les premiers empires : sur la diversité des économies » avec Karl Polanyi, Jérôme Maucourant, Charles Abdallah et Fouad Khoury-Hélou (le 11 à 16h30, salle Chedid) et « La crise économique et les médias : issues de secours et guide de survie », avec Michel Hérou, Naji Irani et Hala Bejjani, modérée par Nidal Ayoub (le 12 à 19h30).

## « Poète, vos papiers ! »

La poésie, pourtant boudée par de nombreux éditeurs en France, sera omniprésente au Salon, grâce notamment à Salah Stétié qui inaugurerà le 11 novembre à 19h30 la « Nuit de la poésie » au cours de laquelle Éric-Emmanuel Schmitt et Leïla Slimani déclameront des textes poétiques qu'ils affectionnent. Dans le cadre de cette « nuit », à partir de 20h, plusieurs poètes libanais, dont Antoine Boulad et Michèle M. Gharios (qui vient de publier *Mous n'irons plus en Nostalgie*, illustré par Jocelyne Gannagé, signature le 4 à 17h, chez Noir et Blanc et Caetera), liront leurs poèmes à tour de rôle. Salah Stétié fera une lecture de poèmes inédits le 9 à 19h30 (salle Chedid), et signera l'ensemble de son œuvre le 7 à 19h et le 11 à 20h30 au stand de la librairie Orientale. Dans un tout autre registre, il donnera une conférence sur la Résidence des Pins le 7 à 18h, à l'Agora. Enfin, les poètes Didier Bourda et Paul de Brancion liront leurs poèmes le 7 à 18h, salle Montaigne du Biel.

## Les avocats célèbrent les 75 ans du Code de commerce

Pour la troisième année consécutive, à l'initiative du bâtonnier Antonio el-Hachem et de la Commission francophone du Barreau de Beyrouth, l'Ordre des avocats aura son stand au Salon pour affirmer son attachement à la francophonie et à la culture, et pour mettre en valeur les ouvrages des juristes libanais. Cette année, le Barreau de Beyrouth célèbre les 75 ans du Code de commerce libanais (promulgué en 1942 et initialement rédigé en français) et exposera des ouvrages ayant trait

au droit commercial (commerçants, actes de commerce, sociétés, faillite...) en arabe, en français et en anglais. À cette occasion, le professeur Philippe Merle, considéré comme une référence en matière de droit des sociétés, signera son livre au stand de la librairie Le Point le 10 à 20h, après une conférence donnée avec Me Marie-Antoinette Airut à la Maison de l'avocat (1<sup>er</sup> étage) sur le thème « Les nouvelles tendances du droit français des sociétés ».

## La Suisse et le Québec au Salon

La Suisse, toujours fidèle au Salon, propose cette année une intervention d'Aude Seigne, intitulée « Littérature et technologie », un sujet capital à l'ère du numérique (le 4 à 15h, salle Montaigne du Biel) et une conférence d'Isabelle Tabin-Darbellay (intitulée « Peinture... poésie non écrite ») qui traitera de l'esthétique et de la poétique de la littérature non écrite, et du dialogue complémentaire entre le silence des toiles et la musique, qui sera suivie d'une signature de son livre *Lumière complice* (le 6 à 17h chez Antoine). Le Québec sera également présent avec une table ronde intitulée « La littérature québécoise et ouverture sur le monde » avec Mylène Bouchard, Stéphanie Filion, Jean-Pierre Gorkynian et Dimitri Nasrallah, modérée par Fifi Abou Dib (le 8 à 18h, salle Chedid). Ces mêmes auteurs donneront une lecture/performance le 9 à 16h30 à l'Agora.

## Les expos du Salon

Cette année, deux expositions seront au programme du Salon : la première est consacrée au grand homme de théâtre Mounir Abou Debs, récemment disparu, qui mettra en scène des photographies représentant ses acteurs en jeu. Une présentation du dramaturge disparu, par Gilles Abou Debs, puis une projection du film *Mounir Abou Debs, à l'ombre du théâtre* de Rita Bassil et une lecture de textes se succéderont le 7, à partir de 19h, à la salle Montaigne du Biel, en hommage à cette brillante personnalité. La seconde, signée Hussein Majed, nous fera découvrir les secrets de la calligraphie.

## Le cinéma s'invite au Salon

Parce que littérature et cinéma font souvent bon ménage, les organisateurs du Salon ont prévu une salle de projection (la salle Montaigne du Biel) qui permettra aux visiteurs de visionner des films ayant rapport avec les invités du Salon, comme *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* (le 9 à 18h) et *Odette Toulemonde* (le 12 à 19h) adaptations des romans éponymes d'Éric-Emmanuel Schmitt ; le documentaire *Demain*, de Cyril Dion (qui le présentera lui-même) et Mélanie Laurent, qui a obtenu le César du meilleur film documentaire en 2016 et un large succès en salles (projection le 4 de 16 à 18h30) ; *Hizz ya wizz* avec Darina al-Joundi, en présence de Wissam Charaf (le 5 à 20h) ; et *Un Certain Nasser* d'Antoine Waked et Badih Massaad (le 11 à 17h) sur le parcours du cinéaste libanais Georges Nasser, sujet d'un livre intitulé *Georges Nasser, un cinéma intérieur* (signature par G. Nasser et Ghassan Koteit le 11 à 18h30, stand ALBA).

Notons finalement que le lauréat du prix Phénix de littérature qui récompense chaque année un auteur libanais francophone ou un écrivain ayant écrit sur le Liban sera annoncé le 12 novembre à 18h, à l'Agora.

A. N.

Daniel Rondeau



© François Guillot / AFP

Alexandre Jardin



D.R.

Caroline Laurent



D.R.

Pierre Adrian



© Julio Patti

Henry Laurens



D.R.

Salah Stétié



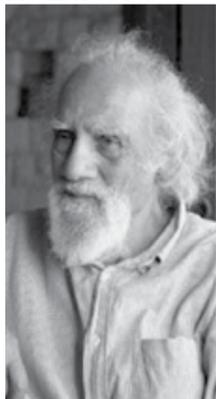
D.R.

Dominique Wolton



D.R.

Mounir Abou Debs



D.R.